

A tropical beach scene with palm trees and the ocean under a clear blue sky. The palm trees are lush green and some have coconuts hanging from them. The beach is sandy and the ocean is calm with small waves. The sky is a clear, bright blue.

LORRAINE CHOPPIN

**TERRIBLEMENT  
SEULS**

<https://histoiresaufildelo.com>

Photo de couverture : Fotomelia

Publié en décembre 2023 sous licence CC BY-NC-ND 4.0



## 1.

C'est la deuxième fois que j'essaie de raconter cette histoire. Mon histoire. Notre histoire. Mais la première version n'a pas plu au Docteur Parran. « Trop factuelle, m'a-t-il dit, on croirait lire un rapport de police ». J'ai trouvé cela très exagéré et même un peu vexant. « Il faut que vous rentriez beaucoup plus dans les détails, que vous décriviez vos sentiments, ce que vous avez ressenti au plus profond de vous-même, comment vous avez vécu les événements. Livrez-vous. Si vous voulez aller mieux, c'est indispensable... » Alors je recommence mon récit. Avec tous les détails dont je me souviens. En espérant que cette fois-ci sera la bonne. De toutes manières, je n'aurai pas le courage de le refaire une troisième fois.

Mais par où débiter ? Où situer le point de départ de cette histoire ? Est-ce quand Benji m'a proposé de faire un tour du monde en voilier ? Quand nous avons quitté le port de la Rochelle ? Quand nous avons enfin aperçu le Pacifique ou seulement sur l'île ? Difficile à dire.

Tout avait tellement bien commencé. Peut-être en ce jour maussade de février, où Benji – Benjamin, mon compagnon depuis presque 10 ans – était revenu surexcité du boulot :

— Pauline, et si on partait faire un tour du monde à la voile ? m'a-t-il dit. Juste tous les deux. Pendant deux ou trois ans ? Qu'est-ce que tu en dis ? Ce n'est pas une blague, je suis très sérieux !

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Comment ça un tour du monde à la voile ?

— Oui un tour du monde ! En voilier ! Avec un voilier bien à nous ! Tu imagines le truc ??

— Euh... alors, sauf si j'ai raté un épisode, on n'a pas de voilier et on n'a pas assez d'argent pour en acheter un et faire un tour du monde. Enfin, je pense. C'est quoi cette histoire ? Tu me fais marcher ?

— Non pas du tout. Et je n'ai pas gagné au loto, enfin si presque ! Écoute bien ça ! En ce moment il y a une opportunité en or au boulot. Tu sais, cette restructuration à la con, dont on parle depuis des mois et dont on se demande bien de quoi elle va accoucher, eh bien, on a appris aujourd'hui qu'ils allaient mettre en place un plan de départs volontaires. Un an et demi de salaire si on quitte la boîte ! Tu imagines ? Ce n'est pas une occasion en or, ça ?

— Un an et demi de salaire, t'es sérieux ?

— Oui, avec mes 11 ans d'ancienneté, je peux toucher un an et demi ! Sans bosser ! Je démissionne, on achète un bateau et on part faire un tour du monde ! Ce n'est pas plus compliqué que ça ! Pour fêter nos 10 ans, ça pète plus que le Maroc, non ?

— Oui, c'est sûr... mais bon, ce n'est pas la même décision, non plus ! Et qu'est-ce que je fais de mon boulot, moi ?

— Tu te mets en dispo ! répondit Benji quasiment en transe. On s'éclate deux ans dans les îles et après, promis, on reviendra à notre petite vie tranquille, dans notre petit appartement, à se lever tous les matins pour aller bosser et élever deux ou trois gamins ! Mais avant, on a cette opportunité en or de s'offrir des vacances paradisiaques longue durée. On va vivre un rêve éveillé ! Tout le monde va crever de jalousie !

— Ouais, nos parents, je ne pense pas. Je ne les vois pas trop sauter au plafond quand on leur dira ça...

— Alors c'est oui ? demanda Benji avec un sourire suppliant. Je voyais ses yeux qui pétillaient déjà à l'idée de partir.

— Franchement, je ne sais pas. Oui, c'est sûr que c'est tentant, mais là, il me faut un peu de temps au calme pour y réfléchir. Et toi aussi ! On ne peut pas décider ça sur un coup de tête ! Mais c'est sûr que c'est tentant. Si on ne le fait pas maintenant, on ne le fera jamais...

Et voilà, comment nous avons décidé de faire un tour du monde en voilier. J'avoue avoir beaucoup réfléchi avant de dire oui. Je n'étais pas tranquille. La peur du changement, bien sûr. Ce n'était pas facile de laisser, même pour deux ans seulement, une petite vie bien réglée, bien confortable, dans laquelle on avait nos repères. Tout quitter, se mettre en danger, faire face en permanence à la nouveauté, à l'inconnu, se retrouver tout seul tous les deux dans un espace confiné. Tout cela me faisait peur, bien sûr ! Mais c'est justement quand je me suis rendu compte de cette peur, que j'ai été absolument convaincue qu'il fallait le faire. Si à trente-quatre ans,

j'avais peur de l'inconnu, alors il était vraiment temps de m'y confronter !

Ce projet n'était pas aussi fou qu'il pouvait paraître à première vue. Benji était un fan de voile. Il en faisait depuis qu'il était tout petit, ce qui n'avait rien de très original quand on était né à la Rochelle. Moi, j'avais beaucoup moins d'expérience. Mais nous avions souvent fait des sorties ensemble, notamment une croisière dans les Cyclades. Benji naviguait très bien. Il était certes ni très grand, ni très costaud mais c'était un sacré bricoleur, ce qui est très utile sur un bateau et, cerise sur le gâteau, il était très prudent en mer – beaucoup plus qu'à vélo en tous cas ! J'avais vraiment confiance en ses capacités à gérer un voilier et j'étais prête à apprendre tous les secrets pour devenir un bon marin.

Nous avons peu à peu bâti notre projet. Benji a démissionné et touché son indemnité. J'ai demandé et obtenu ma mise en disponibilité pour convenance personnelle, sous le regard assez incrédule de mes collègues. Quand on exposait notre idée, les réactions étaient très variées. Certains de nos amis étaient encore plus excités que nous et je crois que si nous leur avions proposé de nous accompagner, ils n'auraient peut-être pas dit non. Nous sentions que nous réalisions le rêve secret de beaucoup de gens. D'autres étaient plus négatifs et ne parlaient que de tous les problèmes terribles qui pouvaient survenir : et si vous tombez malades ? Et vous n'avez pas peur des pirates ? N'oubliez pas la balise de détresse ! Vous aurez pas du mal à reprendre une vie « normale » après ? Mais, vous ne voulez pas d'enfants ? Sincèrement, je crois qu'au fond d'eux-mêmes, ces gens-là étaient tout aussi envieux que les premiers mais le montraient d'une autre façon.

Pour nos familles, c'était différent. Comme je le presentais, l'accueil fut assez mitigé. Ils avaient envie de partager notre enthousiasme mais ne pouvaient s'empêcher d'être inquiets. Surtout, ils savaient que pendant deux ans minimum, nous n'allions pas beaucoup nous voir. Et c'est vrai que c'était le gros bémol de cette aventure : quitter ceux qu'on aime. Nous nous sommes maintes fois répétés que ce n'était que pour deux ans, que ça passerait vite, qu'on s'enverrait des nouvelles régulièrement, qu'avec internet c'était facile et qu'au pire un aller-retour express en avion était toujours possible si nous avions trop le moral dans les chaussettes. Le départ du port de la Rochelle fut donc, pour moi, très difficile. J'étais en pleurs, désespérée à l'idée de ce que j'étais en train de faire, et j'ai mis très longtemps à me calmer. Heureusement, Benji était là pour me tenir dans ses bras et peu à peu l'excitation du départ pour la grande aventure a repris le dessus. On allait traverser l'Atlantique ! On allait aux Antilles !

## 2.

Contrairement à beaucoup de bateaux qui font des étapes en Europe, en Afrique ou aux Canaries avant, nous avons décidé de faire la traversée de l'Atlantique tout de suite. Nous n'avions que deux ans à notre disposition, ce qui est assez peu pour entreprendre un tour du monde à la voile, nous voulions donc nous retrouver le plus vite possible sous les tropiques. Notre objectif était très simple : passer le plus de temps possible dans les îles, notamment aux Antilles et dans le Pacifique. Nous aurions tout le temps plus tard de visiter l'Europe et l'Afrique du Nord depuis la France.

Notre bateau était magnifique. Nous avons trouvé un beau monocoque d'occasion, pas trop cher et en bon état. Nous avons rajouté beaucoup d'équipements pour améliorer aussi bien le confort que la sécurité. J'étais vraiment tombée amoureuse de notre bateau. Je l'adorais ! C'était lui qui nous portait sur l'eau, qui nous faisait avancer, qui nous causait aussi bien des soucis quand quelque chose cassait – ce qui arrivait assez souvent il faut bien le dire. Nous avons le sentiment de vivre cette aventure à trois et Namasté, notre bateau, faisait partie intégrante de l'équipage. Je lui ai souvent parlé pendant cette transatlantique. Notamment la nuit quand j'étais de quart. C'était magique ! Nous avons tous les trois un avenir rempli de promesses et une telle soif de découverte.

Grâce à des conditions globalement idéales, sauf trois-quatre jours où la mer était bien formée, nous avons toujours eu pas mal de vent et avons pu maintenir une bonne moyenne. La vie à bord était rythmée par les repas, les prises de quart et beaucoup de temps pour lire, écouter de la musique ou juste regarder la mer à l'affût d'une rencontre. Et nous en avons eu beaucoup : de gros paquebots, qui nous ont parfois fait de belles frayeurs, notamment la nuit, mais aussi des dauphins et plein de poissons volants. Nous avons même vu des oiseaux alors que nous étions assez loin des côtes.

Cette transatlantique était une grande première pour nous deux et nous l'avons vécu à fond. Je voulais que tous ces moments restent à jamais gravés dans ma mémoire, sachant pertinemment que rien n'égalerait jamais cette première expérience. C'est comme la première gorgée de bière, les autres ne lui arrivent jamais à la cheville. Alors je me suis gavée de sensations et en mer, contrairement à ce que l'on croit, on est servi : on est assailli d'odeurs, de bruits et il y a tant de choses à observer. Je me laissais perdre avec délice dans l'immensité du ciel et de l'océan. J'étais tellement bien !

Fidèle à mon habitude, j'ai essayé de profiter un maximum des couchers et levers de soleil, avec toujours l'espoir d'un petit rayon vert quand la météo le permettait. Et si le soleil n'était pas visible, les nuages colorés assuraient le spectacle. Les levers du soleil à la fin de mon deuxième quart de nuit étaient une telle récompense que pour rien au monde, je n'aurais raté ces moments. Il y avait tant de bonheur et de joie à voir l'aube poindre et dissiper peu à peu toutes les peurs et angoisses de l'obscurité. Même si le spectacle du ciel étoilé, notamment la Voie lactée et la lune, était magnifique, je dois dire que la nuit me donnait toujours l'impression

d'une plus grande complexité et d'un plus grand danger. Il n'y avait rien de factuel, seulement des sensations. Alors je fêtais toujours avec joie et soulagement le retour de la lumière sur notre petit coin d'océan !

La promiscuité à deux dans un si petit espace n'a posé aucun problème, mais comme nous n'étions qu'au début de notre voyage, ce n'était pas très surprenant. Pendant les périodes calmes, chacun vaquait à ses occupations préférées dans son coin, profitant pleinement de ces vacances qui commençaient. Des vacances à durée indéterminée ! Tout du moins à durée minimale de deux ans. C'était une sensation fantastique : même si le temps passait très vite, il n'avait aucune emprise sur nous.

Nous nous sommes également assez vite amarines et ni Benji, ni moi, n'avons beaucoup souffert du mal de mer. Nous faisons très attention aux quatre F bien connus des marins – Froid, Faim, Fatigue, Frousse – voire cinq F si on rajoute Foif pour la soif ! Grâce à ça et quelques autres astuces, tout s'est plutôt bien passé, seules les 48 premières heures ont été un peu plus difficiles. C'était un soulagement pour moi car être malade en mer pouvait vraiment vous gâcher tout plaisir. J'étais, cela dit, assez confiante après mon expérience de dix jours dans les Cyclades, où tout s'était très bien passé, même s'il est difficile de comparer la Méditerranée et l'Atlantique !

Un des aspects les plus chouettes de cette transatlantique était le sentiment d'aller vers le soleil. Comme si nous essayions de le rattraper dans sa course journalière et de découvrir où il pouvait bien se cacher quand il disparaissait sous l'horizon. Chaque jour

ou presque, il faisait un peu plus chaud que la veille et nous enlevions peu à peu des épaisseurs. Nous avons quitté l'automne européen en manteau, pour arriver sous le soleil des Antilles en short.

Au bout de 28 jours, qui sont passés presque comme dans un rêve, nous avons aperçu notre objectif : les Grenadines ! Dès que j'avais vu ce nom sur la carte, je n'avais pas hésité une seconde : c'était là que je voulais arriver et Benji avait tout de suite été d'accord. Les recherches ultérieures sur internet n'avaient fait que confirmer ce premier choix instinctif : les Grenadines semblaient être le paradis sur Terre. Et effectivement, nous n'avons pas été déçus ! Le seul regret serait peut-être d'avoir commencé avec un des plus beaux endroits des Antilles car après, nous devenions plus difficiles.

Nous avons passé deux semaines fantastiques dans les Grenadines dans un décor de carte postale, entre les plages paradisiaques, les plongées en masque et tuba au milieu des tortues, les rencontres avec d'autres voiliers lors des mouillages... Il y avait bien sûr des côtés moins sympathiques comme les boysboats très insistants, les alizés qui se rappelaient à notre bon souvenir ou certains mouillages plus désagréables. Mais ce fut globalement des vacances idéales. Celles dont on rêve, sans imaginer qu'elles peuvent un jour devenir réalité.

Nous avons quitté à regret les Grenadines, et notamment Tobago Cays et ses tortues, pour remonter tout l'arc antillais. La navigation n'était pas toujours facile car très changeante : sous les îles, nous manquions de vent, et dès que nous n'étions plus protégés, les alizés pouvaient souffler relativement fort.

Nous avons ainsi passé plusieurs mois dans les Antilles profitant de la douceur du climat pendant que la famille et les amis se plaignaient de la grisaille hivernale en Europe. On a adoré fêter Noël et le nouvel an en maillot ! D'une façon générale, nous avons essayé de trouver des mouillages tranquilles, éloignés des centres touristiques. Enfin dans la mesure du possible ! Nous étions rarement seuls et nous retrouvions souvent des bateaux, que nous avions déjà croisés. C'était l'occasion de s'inviter pour l'apéro ou pour dîner. Nous avons ainsi fait de très belles rencontres : pas mal de Français bien sûr mais aussi des gens de tous les pays. J'ai une pensée particulière pour Hannes et Janna, ce couple de Néerlandais adorables, qui faisait le tour de l'Atlantique avec leur petite Aniek de trois ans. Déjà croisé une première fois aux Grenadines, nous avons passé une soirée mémorable sur leur catamaran à Marie Galante. Nous parlions un mélange d'anglais, allemand et français finalement assez efficace. Nous nous étions promis de nous revoir de retour en Europe, à la fin de nos périple respectifs. Est-ce que cela se fera un jour ? J'en doute, cette époque me paraît aujourd'hui si lointaine et tant de choses se sont passées depuis.

Nous avons également bien sympathisé avec un couple de Norvégiens Petter et Simen, qui nous avaient aidés à accéder au mouillage de Petite-Terre à la nuit tombante, avec qui nous avons passé une très bonne journée le lendemain et que nous avons recroisé une fois par la suite. Nous avons rencontré aussi beaucoup de couples de retraités, dont une majorité d'Européens. Au milieu de tous ces gens, notre aventure nous semblait beaucoup moins originale. Nous avons presque l'impression que tout le monde faisait un tour du monde, un tour de l'Atlantique ou tout simplement un tour des

Antilles. Certains étaient partis depuis des années déjà. D'autres vivaient complètement sur leur bateau. D'autres encore faisaient le tour du monde avec leurs enfants. Nous faisons très novices en comparaison, mais ce fut toujours un vrai plaisir de se retrouver autour d'un apéro, de pouvoir échanger sur nos anecdotes, nos petits et gros pépins, de pouvoir se refiler les bons tuyaux, les spots incontournables et ceux à éviter. Cela nous a aussi permis de nous rendre compte qu'il n'y avait pas une unique façon de faire un tour du monde et que chacun avait sa propre définition, son itinéraire, son rapport au temps et ses envies. C'était à nous de bâtir notre propre voyage, en laissant une part au hasard et sans avoir peur de manquer quelque chose, car il y avait tellement d'endroits magnifiques à voir.

Malheureusement, nous avons eu moins de contacts proches avec les antillais. Le tourisme était très présent dans toutes ces îles et biaisait les relations, d'autant que nous n'étions que de passage. Nous avons bien descendu quelques bonnes bières avec plusieurs antillais rencontrés ici et là mais ce n'est jamais allé plus loin. Cette impression de picorer, de ne pas s'attacher, de rester libres avait aussi son charme : nous étions tranquilles et pouvions décider de voir du monde quand nous le souhaitions.

Nous avions notre propre rythme, ce qui était pour nous la première condition de vacances réussies. Nous changions de mouillage quand nous en avions envie, nous avions le temps. Certes, nous devions respecter le planning un peu grossier que nous nous étions fixés pour quitter les Caraïbes vers mars-avril mais à l'intérieur de cet intervalle, nous pouvions nous organiser comme nous le souhaitions. Si nous tombions sous le charme d'une île, comme

ce fut le cas pour Barbuda, nous pouvions prolonger le séjour. Si à l'inverse, nous étions déçus par le mouillage, nous pouvions partir et trouver un meilleur endroit. Seule la météo et l'état de la mer avaient aussi leur mot à dire ! Et il ne fait pas toujours beau aux Antilles ! Nous avons eu droits à quelques grains mémorables, mais rien d'insurmontable et pas de casse majeure.

Je pourrais encore décrire pendant des pages et des pages ces quelques mois passés dans la mer des Caraïbes tellement ce fut idyllique, mais je me rends compte que je ne fais que retarder le moment où je devrai attaquer les choses sérieuses. L'objectif de ce récit n'est pas de réécrire mon journal de bord mais bien de décrire ce qu'il nous est arrivé dans le Pacifique. Je vais donc essayer d'accélérer un peu le rythme.

Après notre butinage dans les petites Antilles, nous avons filé vers les Bahamas, qui sont à la hauteur de leur réputation : d'immenses plages de sable blanc agrémentées de somptueux palmiers et une eau turquoise, calme et peu profonde. Malheureusement un peu trop plébiscitées par les Américains, ce qui se comprend néanmoins : Nassau n'est qu'à 160 miles nautiques de Miami ! Nous avons donc essayé d'éviter au maximum les coins ultras touristiques avec leurs immenses complexes hôteliers et passé une bonne partie de notre temps le long des Exumas. Nous avons pu faire des sorties en masque et tuba incroyables et vécu quelques expériences marquantes comme caresser des raies et des requins nourrices ou encore nager avec les fameux cochons sauvages. Cela avait quelque chose de complètement décalé de voir ces cochons nager dans une eau turquoise ! Comme un mauvais montage Photoshop !

Puis nous avons quitté à regret les Bahamas, mais nous ne pouvions pas nous attarder plus longtemps et prendre le risque ensuite de traverser le Pacifique pendant le maximum de la saison cyclonique. Direction donc le canal du Panama en passant par Cuba, la Jamaïque et les îles San Blas.

### 3.

Nous avons beaucoup hésité à passer par Cuba lors de la planification de notre voyage. Les formalités sont compliquées et chères, mais je ne me voyais sincèrement pas passer au large de Cuba sans y jeter un coup d'œil. Et nous n'avons absolument pas regretté ! Certes, l'arrivée à Santiago n'était pas très agréable, avec une fouille très poussée de Namasté, mais nous étions prévenus. Le reste de notre séjour sur la côte sud-est de l'île fut magnifique. Nous étions loin de la foule, que l'on pouvait trouver sur d'autres îles des Antilles, et les gens étaient adorables avec nous. A Cuba, j'ai vraiment eu la sensation de rencontrer un peu plus les habitants ! Heureusement je n'ai pas eu trop de mal à dépoussiérer mon espagnol, contrairement à Benji, qui ramait un peu plus ! Il n'était pas rare de nous retrouver seuls dans certains mouillages, qui plus est dans des endroits somptueux. Nous ne pouvions malheureusement pas rester plus longtemps sur Cuba, mais la découverte de cette île superbe et de ses habitants restera un moment fort de notre voyage. Nous avons ensuite fait escale en Jamaïque, où nous ne sommes restés que 3 jours, avant d'entamer notre traversée jusqu'au Panama.

Les conditions ayant été assez mauvaises, cette traversée ne fut pas très agréable. Il y avait souvent des orages la nuit et nous

n'avons pas réussi à tous les éviter. Nous n'avons pas eu de problèmes majeurs, mais nous sommes arrivés fatigués au Panama. Avant de passer le canal pour rejoindre le Pacifique, nous avons séjourné une petite semaine dans les îles San Blas au large du Panama. Un petit paradis sur terre, un de plus, serais-je tenté de dire, mais là c'était vraiment le cas ! Ces îles sont magnifiques, certaines minuscules et inhabitées et la plupart sont quasiment plates, ce qui va sûrement constituer un véritable problème avec le réchauffement climatique et la montée des eaux. Les îles les plus grosses sont habitées par les Kunas, qui ont un mode de vie très simple autour de ce que leur offrent la mer et leurs îles. Ils étaient très touchants et nous envions leur relation harmonieuse avec la nature. Nous ne nous doutions pas que quelques semaines plus tard nous allions, nous aussi à notre façon, nous retrouver très proches de la nature...

Après un merveilleux séjour, nous avons quitté les Kunas et les San Blas pour rejoindre le canal du Panama. Son passage est un moment très particulier pour tous les équipages et une étape qui demande une certaine patience. L'arrivée à Schelster Bay marquait le début d'une longue procédure : nous avons signalé notre présence et notre volonté d'emprunter le canal, au bout de quelques jours, Namasté a été inspecté et mesuré, puis nous avons obtenu notre date officielle de passage, qui se situait trois semaines plus tard ! En rappelant le surlendemain, nous avons heureusement obtenu une date seulement dix jours plus tard. En complément de ces différents rendez-vous, il y avait une autre obligation à respecter : cinq personnes devaient être présentes sur le bateau pour passer le

canal : quatre linehandler – des teneurs d’amarre – et une personne à la barre.

Benji s’est proposé pour être linehandler sur un catamaran qui passait quelques jours avant nous. Il a ainsi pu voir comment se passaient les manœuvres et éviter de tourner en rond en attendant notre tour. De mon côté, j’étais également bien occupée avec Namasté à retaper, et l’énorme avitaillement à prévoir en vue de notre traversée du Pacifique.

Le passage du canal du Panama avec ses écluses et le lac de Gatun s’est déroulé sans encombre et s’est révélé aussi impressionnant que prévu : Namasté paraissait bien fragile à côté des gigantesques pétroliers et des porte-containers, hauts comme des immeubles et dont l’équilibre me paraissait bien précaire. « Mais non, t’inquiète ! me répétait Benji, ils sont construits pour flotter, ils ont un double fond rempli d’eau pour contrebalancer. Le risque, c’est juste que certains containers décident de se faire la malle, mais pour ça, il faut une belle tempête ! » Peut-être ; mais je n’arrivais pas à être rassurée et j’avais très envie d’emmener Namasté le plus loin possible de ces monstres flottants.

Heureusement un pilote est venu sur Namasté pour les deux passages avec les écluses et nous avons également accueilli trois linehandlers en plus pour les manœuvres : trois Français d’une vingtaine d’années qui profitaient de quatre mois sabbatiques pour découvrir l’Amérique Centrale et du Sud. Ils étaient très sympas et les deux jours à bord se sont déroulés dans une très bonne ambiance, même si nous étions un peu serrés pour dormir et manger. Avec Benji, nous étions de plus en plus excités à l’idée de rejoindre le Pacifique, avec notre deuxième grande traversée en perspective.

Ravitillés comme jamais, avec une ligne de flottaison exceptionnellement haute, nous avons quitté Panama City et son impressionnante skyline. Ça y était, nous attaquions l'Océan Pacifique ! Je n'arrivais pas à y croire, Namasté voguait dans le Pacifique ! Tant que nous étions dans la mer des Caraïbes et au Panama, nous avions encore l'impression d'être reliés à l'Europe, nous rencontrions beaucoup d'Européens, nous n'étions pas si loin de la maison finalement. Mais avec l'entrée dans le Pacifique, nous avons véritablement eu la sensation de partir à l'autre bout du monde, que le vrai voyage vers l'inconnu commençait. C'était à la fois grisant et angoissant !

Nous avons dit au revoir à tous les bateaux qui partaient vers le Sud pour rejoindre les Marquises, avec parfois une escale aux Galápagos. Nous étions le seul bateau qui partait vers Hawaii. Cela n'avait pas été simple de choisir entre les routes Nord et Sud du Pacifique, mais Benji était un tel fan de planche qu'on ne pouvait pas envisager de rater Hawaii. Et on savait que si on commençait par le Pacifique Sud, il y avait peu de chances qu'on ait le temps et l'envie de remonter ensuite vers Hawaii. On avait donc prévu de commencer par la Mecque de la planche et du surf pour ensuite faire route plein Sud soit vers la Polynésie française, soit vers les Samoa. Nous n'étions pas encore décidés, nous avions prévu de trancher en quittant Hawaii.

Nous avons d'abord longé les côtes sans lumière du Panama avant de virer vers le Nord-Ouest et d'attaquer notre deuxième grande traversée, qui devait durer entre 40 et 50 jours. Cerise sur le gâteau, nous avions prévu de faire un petit stop à Clipperton.

Même si l'endroit n'est pas très hospitalier, ce petit bout de territoire français perdu dans l'Océan Pacifique a un sacré pouvoir d'attraction. Je ne sais pas si c'est dû aux images ramenées par Cousteau et ses millions de crabes rouges entassés les uns sur les autres, à son histoire chahutée ou à son écosystème si particulier. Bref, on avait – enfin surtout moi – très envie de voir à quoi cette île ressemblait vraiment. Bien qu'elle soit plus ou moins sur notre route, nous n'avions prévu de l'atteindre qu'au bout d'une petite dizaine de jours.

Pendant les trois premiers jours de notre traversée, le Pacifique, qui portait bien son nom, fut très tranquille et nous étions ravis de notre bonne moyenne. Tout allait bien, mais les choses se sont ensuite gâtées et nous avons fait face à une météo épuisante nerveusement : nous alternions les périodes sans un souffle, où nous étions parfois obligés d'avancer au moteur, avec des périodes très agitées, où le sport national consistait à essayer d'éviter les orages, ce qui était souvent mission impossible tant ils étaient nombreux. Nous avons beau être psychologiquement préparés à affronter le fameux pot-au-noir, nous avons passé plusieurs jours extrêmement difficiles, peu dormi et Namasté a subi de nombreux dommages, notamment le radar de bord qui ne marchait plus que par intermittence. Pas pratique du tout pour contourner les cellules orageuses ! Sans parler de ne plus pouvoir compter sur lui à 100 % pour éviter les collisions. Heureusement que cette route maritime était très peu fréquentée.

Au bout de six jours en enfer, nous avons fini par sortir du pot-au-noir, enfin, nous l'espérons. Le calme était revenu, les orages étaient moins nombreux et surtout nous avons retrouvé les alizés.

Benji a essayé de réparer comme il le pouvait les nombreux dégâts que Namasté avait subi et je me suis remise à la cuisine. Nous avons même attrapé une belle dorade coryphène, que nous avons mangée crue en marinade. Un vrai régal ! Le moral des troupes remontait en flèche, nous n'avions plus que quelques jours de navigation pour rejoindre Clipperton et tout allait de nouveau parfaitement bien dans le meilleur des mondes – si on mettait de côté l'état de notre radar qui fonctionnait en mode alternatif. Benji n'avait rien pu faire pour lui, on prévoyait de s'en occuper à Hawaï.

Douze jours après avoir quitté le Panama, nous avons aperçu l'atoll tant attendu. Enfin, aperçu était un bien grand mot ! L'île de Clipperton est quasi plate et seul un rocher, les cocotiers et surtout les milliers d'oiseaux qui volaient autour révélaient sa présence aux observateurs persévérants. Nous sommes arrivés avec une houle relativement formée qui nous interdisait tout accès à l'île surtout avec notre petite annexe gonflable. Sans y croire vraiment, nous sommes allés voir de l'autre côté de l'atoll si les conditions étaient meilleures et les déferlantes un peu moins violentes. C'était à peine mieux. En tous cas pas suffisamment pour tenter une approche. La particularité de l'atoll de Clipperton est qu'il est totalement fermé et donc il n'y a aucun passage possible pour rejoindre le lac d'eau douce au milieu qui offrirait pourtant un calme total et un mouillage idéal ! On se résolut donc à passer la première nuit au large de l'île. Elle ne fut pas de tout repos...

Mais heureusement, au petit matin, la houle s'était un peu calmée et nous avons pu faire notre première tentative d'accostage. Même si les déferlantes étaient moins fortes que la veille, je n'étais

pas du tout rassurée. Mais au troisième essai, nous sommes passés ! Ouf. Je n'osais penser qu'il faudrait faire le trajet en sens inverse. Mais chaque chose en son temps, nous étions enfin à terre !

C'était à la fois grisant, car on se sentait au bout du bout du monde, sur une simple langue de corail perdue au milieu de l'océan. Mais un peu décevant aussi car finalement ce n'était que ça Clipperton, un petit morceau de terre, perdu au milieu de l'océan !

Mais au fur et à mesure qu'on « visitait » l'île, la magie du lieu commençait à opérer. C'était un endroit qui ne ressemblait à aucun autre : des plages de cailloux littéralement recouvertes de déchets, de crabes, d'oiseaux, d'épaves et de ruines entourant un drôle de lac d'eau douce – dont l'odeur n'incitait pas à la baignade. Et au milieu de ce chaos organisé flottait un vieux drapeau français décoloré ! Quelle vision incongrue sur ce bout de terre minuscule qui émergeait à peine des flots. Mais le plus impressionnant c'était les déchets plastiques, il y en avait partout. Certes ce n'était pas la première fois qu'on découvrait avec tristesse des plages souillées par notre société du tout jetable, mais à Clipperton, on changeait d'échelle ! Les fous et les crabes utilisaient ces boîtes de plastique, tongs ou filets de pêche pour faire leur nid, comme abris ou je ne sais quoi d'autre. C'était révoltant. Pauvres de nous, qu'avions-nous fait de cette planète...

Nous étions préparés à cette découverte, nous savions bien qu'il y avait désormais plus de plastique que de crabes sur Clipperton. Mais malgré ces images d'horreurs écologiques, l'île restait fascinante. Elle avait quelque chose d'indéfinissable. Je ne regrettais pas du tout notre petite escale, mais il était temps de repartir. De

toutes manières, l'île n'offrait aucune protection, aucun ravitaillement possible en eau ou nourriture à part des noix de coco.

Le retour face aux déferlantes fût moins compliqué que ce que j'avais craint et nous pûmes reprendre notre route vers Hawaïi la tête pleine de nouvelles images. Ce fut aussi l'occasion d'une discussion animée avec Benji sur ce qu'on pourrait faire pour limiter cette saloperie de plastique ! Mais c'est un autre sujet...

La reprise de notre transpacifique fut relativement calme bien qu'entrecoupée de quelques orages mais rien de comparable avec ce que nous avons subi avant Clipperton. Question orage, nous étions persuadés d'avoir passé le plus gros pendant notre traversée du pot-au-noir, quelle erreur !

#### 4.

Sept jours après avoir quitté l'atoll de Clipperton, alors que la soirée et la nuit s'annonçaient calmes, un orage a éclaté vers deux heures du matin. Benji, qui était de quart, est venu me réveiller, complètement trempé. « Pauline, lève-toi, j'ai besoin de toi, ça va secouer ! » J'étais encore bien ensuquée, mais le ton de sa voix et les mouvements du bateau m'ont fait l'effet d'une décharge électrique. C'était d'ailleurs incroyable que j'arrive à dormir dans ces conditions, je devais être bien fatiguée...

Je me suis habillée le plus vite possible, j'ai attrapé ma veste de quart, le gilet automatique et je suis sortie rejoindre Benji. Il pleuvait des cordes, le vent soufflait, la mer était démontée et j'avais beaucoup de mal à tenir debout. La situation me paraissait très compliquée et j'étais tétanisée, incapable de réagir.

« Accroche-toi ! » m'a crié Benji en passant à côté de moi. Je n'avais rien entendu, juste deviné ses paroles. Après avoir vite accroché ma longe à la ligne de vie, je l'ai aidé à affaler les voiles. Des éclairs striaient régulièrement le ciel, mais dans le vacarme ambiant, on entendait à peine le tonnerre, ils étaient, semble-t-il, encore loin. Benji avait mis en place notre paratonnerre de fortune en entourant la chaîne d'ancre autour du mât et en laissant l'ancre traîner dans la mer. Nous n'avions pas les moyens de nous payer un bateau qui soit une vraie cage de Faraday et cette technique avec

l'ancre donnait normalement de bons résultats. Malheureusement, ce ne fut pas le cas cette fois-ci.

Benji venait de descendre à l'intérieur pour vérifier que tous les appareils électroniques étaient bien débranchés et je m'apprêtais à le rejoindre, quand soudain, dans un bruit assourdissant, le ciel s'est déchiré sur nous. Une intense lumière m'a complètement aveuglée et par pur réflexe, je me suis jetée au sol dans le cockpit, protégeant ma tête dans mes bras. Roulée en boule, tétanisée, je n'osais plus bouger, persuadée que j'allais mourir. Je n'ai aucune idée du temps qui s'est écoulé ainsi, mais peu à peu je sentis que mon corps était encore en vie : j'avais un terrible mal de crâne, les oreilles qui bourdonnaient, la langue qui picotait et surtout je me rendis compte que j'étais en train de pleurer. Voyant que j'étais encore entière, je pris mon courage à deux mains, me suis relevée pour me précipiter à l'intérieur, paniquée à l'idée de ce que j'allais y trouver. Quel soulagement de voir Benji bouger, même s'il semblait aussi mal en point que moi. Il essayait de se lever en prenant appui sur la table, tout en se tenant le torse. Il avait aussi une plaie à la tête, mais elle avait l'air superficielle.

— Ça va ? lui ai-je demandé, en essayant maladroitement de l'aider. Tu t'es fait mal ?

— Je ne sais pas, aux côtes peut-être, mais ça va. La vache, c'était quoi ? On a pris la foudre ?

— Oui, sur le mât, je pense. J'étais en train de rentrer et il y a eu le tonnerre et l'éclair en même temps. C'était horrible, j'ai cru que j'allais mourir.

— Merde, t'es blessée ? T'as pris la foudre ?

— Non, je ne crois pas. Je suis dans le brouillard et j'ai mal partout mais ça va, je ne pense pas qu'elle m'ait touchée.

— Montre voir, m'a dit Benji tout en m'inspectant.

Il chercha d'éventuelles traces de brûlé sur mes vêtements, mais n'en trouvant aucune, il déclara que je le l'avais sacrément échappé belle puis ajouta : « Faut aller voir là-haut ».

Nous sommes alors montés sur le pont pour essayer d'apprécier les dégâts et c'est à ce moment-là que j'ai vraiment pris peur : Namasté avait démâté ! Le mât était complètement sectionné et il ne restait qu'une espèce de moignon à moitié déchiqueté. « Merde, putain de merde ! » a lâché Benji avant de repartir à l'intérieur et je l'ai suivi comme un mouton. Il m'est très pénible de me rappeler ces moments, car je ne suis pas fière de mon attitude. J'étais littéralement morte de peur, paralysée par ce qu'il nous arrivait. Certes après un coup de foudre, il n'est peut-être pas si facile d'avoir les bons réflexes, mais malgré ça j'aurais vraiment aimé me dire que j'avais un peu assuré. Mais non, il fallait bien l'avouer, je n'avais pas servi à grand-chose cette nuit-là. Je me faisais plus l'effet d'un robot à qui on disait quoi faire. C'est comme ça, tout le monde n'a pas la carrure pour jouer les héros !

Heureusement, Benji, lui, assurait. « On reste à l'intérieur ! avait-il dit, dehors c'est trop dangereux. » Il a inspecté la coque de Namasté et manifestement la foudre avaient fait des dégâts importants. Sans hésiter, il a déclenché la balise de détresse. Étonnamment, le déclenchement de la balise ne m'a pas inquiétée plus que cela. Je crois qu'inconsciemment je savais depuis le début que la situation était désespérée et sur le coup, ce geste m'a plutôt rassurée. « Au moins les secours sont prévenus » m'étais-je dit.

Namasté était ballotté comme une vulgaire coquille de noix et nous avions la très désagréable impression d'être dans une machine à laver. Il était extrêmement difficile de garder son équilibre et nous étions régulièrement projetés contre les parois, mais la plus grosse inquiétude venait de l'eau qui commençait à envahir le carré. On avait actionné la pompe de cale, Benji utilisait la pompe manuelle et j'écopais avec une casserole. Une vague plus forte que les autres m'a surprise au moment où je me levais et je n'ai pas pu me rattraper. Je me suis retrouvée de l'autre côté du carré et ma jambe a tapé le bord de la cuisinière. La douleur m'a traversée tout le corps et l'eau autour de ma jambe a pris une teinte rouge.

« Merde, il ne manquait plus que ça... », ce n'était vraiment pas le moment de se blesser mais même en faisant attention, il était bien difficile de ne pas prendre des coups. Heureusement, ma jambe ne semblait pas cassée, mais elle saignait abondamment. J'ai essayé de bander la blessure comme je pouvais, le résultat n'était pas très esthétique mais le saignement parut s'arrêter, ce qui était le principal, d'autant que je ne ressentais aucune douleur.

À un moment donné Benji remarqua que la balise de détresse ne clignotait plus et que le témoin de la batterie était également éteint : « Putain, mais c'est pas vrai ! Qu'est-ce qu'elle a ? Elle a été vérifiée juste avant de partir ! » Il a essayé de la réinitialiser plusieurs fois, sans succès. « Combien de temps elle a clignoté ? Tu y as fait attention ou pas ? » m'a dit-il demandé, passablement énervé. J'avoue que non, elle n'était pas souvent dans mon champ de vision et, une fois déclenchée, je me suis plutôt concentrée sur l'écopage et sur ma jambe.

Avec la balise qui semblait avoir rendu l'âme, notre situation se compliquait d'un cran supplémentaire, même si sur le coup, je n'en avais pas encore pris conscience, d'autant que Benji se voulait rassurant : « Elle a fonctionné au début, normalement les services de secours ont reçu le message. Et même si elle n'émet plus, dans le doute, ils dépêcheront toujours une équipe pour voir. T'inquiètes pas, je suis plutôt confiant. »

Benji a laissé la balise pour essayer d'utiliser la VHF et lancer un SOS mais au beau milieu de l'océan Pacifique à des milliers de miles nautiques de toute côte, qui pouvait bien nous entendre ?

Malgré nos efforts, l'eau continuait à monter : on en avait maintenant jusqu'aux genoux. À l'issue d'une dernière tentative avec la VHF, Benji m'a fixé, avec un regard de mort-vivant que je n'oublierai jamais et m'a dit :

— Prends le grab-bag, on abandonne le bateau.

J'ai reçu cette phrase comme un coup de poing en pleine figure, je ne voulais pas y croire.

— Mais non, on ne peut pas abandonner Namasté, on ne peut pas faire ça, il faut continuer à...

— Pauline ! On coule ! Tu comprends ? On coule ! On ne peut pas sauver Namasté, il faut partir.

Il m'a attrapé par le bras, pris le grab-bag et donné la balise : « Tiens, prends-la, on l'emporte, si ça trouve elle marche quand même. »

— Attends, dis-je, je vais récupérer les papiers, ils ne sont pas dans le sac. Et ça pourrait toujours être utile !

— Magne-toi, on n'a plus le temps.

J'ai attrapé nos passeports et les papiers du bateau, en pensant sincèrement que je faisais preuve d'une belle présence d'esprit. J'étais loin de me douter à quel point ce genre d'accessoires allait peu nous servir là où nous allions atterrir. Emporter un couteau suisse aurait été bien plus malin...

Intégrer le radeau de survie ne fut pas simple, la mer était toujours démontée et même si les éclairs étaient moins nombreux, le vent n'avait pas faibli. Il a fallu se battre pour rentrer dans le radeau et dans la bagarre Benji a laissé tomber le grab-bag. Il flottait mais c'était vraiment trop dangereux d'essayer de le récupérer. Décidément, tout était contre nous cette nuit-là.

On a aperçu Namasté une dernière fois, puis il a disparu derrière une vague pour ne jamais réapparaître. J'étais sous le choc, je ne voyais pas comment nous pourrions nous en sortir. Le bib était encore plus secoué que Namasté, c'était horrible. J'étais désespérée. Nous étions pris dans un orage qui ne voulait pas s'arrêter, au milieu du Pacifique, sur un radeau gonflable, sans réserve de nourriture et avec une balise de détresse en panne. Comment pouvait-on imaginer survivre à cela ?

Mais peu à peu, la mer a semblé vouloir se calmer et les éclairs étaient moins fréquents. Incroyable mais vrai, cet orage allait enfin prendre fin. Le calme revenant peu à peu, Benji sortait souvent la tête de la tente et à un moment, il s'écria :

— Une île !

— Quoi ? Tu rigoles ?

— Non, sérieux, avec la lueur de l'éclair, j'ai vu quelque chose là-bas. Au prochain éclair, vas-y, regarde !

Quelques minutes plus tard, un autre éclair a effectivement fait surgir une forme au loin :

— Oui, je l’ai vue ! Mais c’est quoi comme île ?

— Aucune idée ! Je ne comprends pas, normalement il n’y a pas d’île ici. Ou alors, on n’est pas du tout où on pensait être... Mais peu importe ! Allez, on prend les pagaies !

Et c’est comme ça qu’on a ramé pendant des heures avec nos deux petites pagaies de secours pour essayer d’atteindre l’île. J’étais épuisée, ma jambe me lançait, mes bras hurlaient de douleur à chaque geste, mais on n’avait pas le choix, il fallait rejoindre cette île, elle représentait une meilleure opportunité de survie à court terme que l’océan. Alors on a ramé, ramé, ramé. Nous n’avions vraiment pas la sensation d’être efficace, mais nous ne pouvions rien faire d’autre que tenter le coup à fond. Et dans notre malheur, nous avons eu la chance de voir le jour se lever assez vite, il devenait ainsi beaucoup plus facile de s’orienter.

Au bout d’un temps qui m’a paru interminable, nous avons enfin atteint l’île. Nous avons eu tout le loisir de l’observer attentivement pendant notre approche : elle n’était pas très grande, quelques kilomètres tout au plus, et légèrement montagneuse. Sur le versant qu’elle nous montrait, l’île semblait couverte de forêt et entourée de plages. Tant mieux, ça rendrait l’arrivée plus facile ! Nous avons donc fini par une séance de surf improvisée sur les déferlantes, avant que le bib ne s’échoue sur le sable. Enfin ! Où que nous soyons, nos chances de survie immédiate venaient tout à coup de remonter en flèche : nous n’étions plus à la merci d’un océan déchaîné, nous avons nos pieds sur la terre ferme et nous

devrions sans trop de problème pouvoir nous ravitailler. Peut-être même allions nous trouver des habitants ou des plaisanciers sur cette île !

Une fois le bib remonté hors de portée des vagues, nous nous sommes écroulés sur la plage. Je ne sentais plus mon corps, plus une goutte d'énergie ne circulait dans mes veines. Je n'ai absolument aucune idée du temps qu'il nous a fallu pour commencer à nous relever. C'est Benji qui a bougé le premier et j'ai peu à peu repris conscience de ce qui m'entourait. Le contact du sable sur mon visage, le goût de l'eau de mer que j'avais avalée par seaux et ce diable de vent, qui me faisait grelotter. J'ai peu à peu levé la tête et aperçu Benji. Il se relevait difficilement en prenant appui sur un bras pour essayer de s'asseoir. Il grimaçait de douleur et je m'apprêtais à rassembler mes forces pour lui parler, mais il fut plus rapide :

— Putain, j'ai grave merdé...

— Quoi ? Tu rigoles ?

Sur le moment je ne m'attendais pas du tout à cette remarque et je dois dire qu'elle m'a prise un peu au dépourvu même si au bout du compte, elle n'était pas si étonnante et collait bien avec son caractère.

— Franchement, c'est n'importe quoi ! ajoutai-je. Qu'est-ce qu'on pouvait faire contre un éclair qui nous explose le mât ? Sérieusement ? S'il y a quelqu'un qui pourrait s'en vouloir pour cette nuit, ce devrait être moi. Je n'ai été d'aucune aide alors que toi au moins...

— Le paratonnerre avec l'ancre, ça n'a pas marché, me coupait-il, n'écoutant probablement pas un mot de ce que je disais. Peut-

être même que c'est la chaîne qui a attiré l'éclair. Et la balise, qu'est-ce qu'elle a ? Je l'avais fait vérifier et puis le...

— Eh stop ! Tu délires complètement ! Tu nous as sauvé la vie cette nuit. Tu as pris les bonnes décisions, quand il fallait et notamment la plus dure à prendre, celle d'abandonner Namasté. Tu n'es pas tout puissant et non, tu ne pouvais pas empêcher un éclair de tomber sur le mât, s'il en avait envie ! Alors arrête ce délire, c'est n'importe quoi !

Benji était un perfectionniste, j'imagine donc qu'il vivait la situation comme un échec, car il n'avait pas réussi à sauver le bateau. Mais j'étais persuadée que lui aussi il finirait par se dire qu'on avait eu beaucoup de chance de s'en sortir et que c'était en grande partie grâce à lui. De mon côté, la disparition de Namasté était très douloureuse, j'avais le sentiment d'avoir perdu un ami proche ainsi que tous nos souvenirs communs si précieusement accumulés depuis des mois.

Nous avons discuté encore un moment des événements de la nuit probablement pour se convaincre que tout cela était réellement arrivé et peut-être aussi pour essayer de se libérer en partie du traumatisme. Puis je me suis rendu compte que je tremblais de froid sous mes vêtements trempés. Benji décida qu'il était temps de passer à l'action. Il se leva péniblement en disant :

« Bon, je ne sais absolument pas où on est mais de toutes manières, dans l'immédiat cela ne nous aiderait pas beaucoup, donc peu importe ! On va commencer par faire l'inventaire de ce qu'on a dans le bib et sur nous, se déshabiller, faire sécher tout ça et voir l'état de nos blessures. Ok ? Après on part à la recherche d'eau et de quelque chose à manger. Ça te va ? »

Nous avons donc commencé avec l'inventaire des biens qu'il nous restait. Ce fut rapide : une éponge, une écope en plastique qui serait pratique pour récupérer de l'eau douce, un gonfleur, une lampe torche avec des piles – je ne sais pas pourquoi mais la présence de la lampe m'a énormément rassurée –, une sorte de couteau avec un bout rond et la balise – qui n'avait pas redonné signe de vie. L'absence du grab-bag était embêtante car avec lui nous avions aussi perdu les réserves de nourriture et d'eau douce mais surtout la trousse à pharmacie et le matériel de pêche.

Dans nos poches, nous n'avions pas grand-chose d'intéressant : les passeports et papiers du bateau, qui avaient bien pris l'eau mais aussi des chewing-gums et un paquet de mouchoirs. Par contre, côté vêtement, nous étions bien mieux équipés avec nos gilets de sauvetage, nos vestes de quart, pulls, shorts et baskets. Cette carapace de vêtements trempés pesait une tonne. Nous nous sommes débarrassés de quasiment tout hormis slip et culotte et mis tout le reste à sécher au soleil, ce dernier ayant la gentillesse de percer entre les gros nuages gris. Sa chaleur me réchauffait et avait un effet direct sur le moral. L'action nous faisait du bien, nous avions le sentiment de reprendre peu à peu pieds dans la réalité.

Puis nous avons inspecté nos blessures : celle de Benji à la tête semblait effectivement superficielle et ne nécessitait pas de soin particulier. Quant à son coup sur les côtes, nous ne pouvions rien faire, mais il devait beaucoup en souffrir. Je voyais bien qu'il ne voulait pas en rajouter, mais il grimaçait quasiment à chaque mouvement. De mon côté, je n'avais effectivement aucune trace de brûlure sur la peau mais ma jambe n'était pas belle à voir et elle me faisait un mal de chien. Rétrospectivement, je me suis demandée

comment j'avais pu marcher et pagayer sans être plus gênée, car l'entaille était large et profonde. L'adrénaline et l'eau froide font vraiment des miracles ! Après avoir nettoyé au mieux la blessure, nous avons essayé de la protéger avec une partie des mouchoirs et rafistolé le bandage autour. C'était tout ce que nous pouvions faire pour l'instant.

Benji tenta de nouveau de réinitialiser la balise, mais elle ne voulait rien savoir et restait désespérément muette. Nous espérions que le Mission Control Center avait effectivement eu le temps de recevoir notre message et que les secours étaient en route.

Il était temps de partir à la découverte de l'île en espérant y trouver du secours ou, du moins dans un premier temps, quelque chose à boire et à manger. Une fois les t-shirts, shorts et chaussures enfilés, malheureusement encore bien mouillés, Benji préféra remonter le radeau plus haut sur la plage et le cacher dans la forêt, dissimulé sous quelques palmes. Sur le moment, cela me sembla vraiment superflu, voire inopportun puisque nous avions tout intérêt à signaler notre présence. Mais je remercie chaque jour le ciel qu'il ait eu la présence d'esprit de le faire. Sans cela, où serions-nous aujourd'hui ? Je préfère ne pas y penser.

## 5.

Nous avons laissé la quasi-totalité des affaires dans le bib et pris avec nous seulement l'écope – pour l'eau – et le couteau, qui malgré son bout rond, était le seul objet un peu tranchant que nous ayons. Notre objectif était de trouver quelque chose à boire soit en dénichant un ruisseau, soit en récoltant des noix de coco. Vu la taille de l'île et le nombre de cocotiers, la deuxième option avait plus de chance d'aboutir. Mais l'eau douce était un véritable trésor et nous ne pouvions pas nous en passer. Si nous trouvions un ruisseau c'était le jackpot, sinon il faudrait récupérer l'eau de pluie. Et comme la plage où nous étions arrivés était, comme Clipperton, bien fournie en déchets plastiques, nous ne manquerions pas de récupérer pour cela.

Dans un premier temps, nous avons longé le rivage. Nous savions que les chances de trouver de l'eau douce seraient meilleures en s'enfonçant vers l'intérieur mais la plage offrait un environnement rassurant et permettait une progression plus facile avec nos blessures que la "jungle" qui l'entourait. Au-delà de la recherche de l'eau et des noix de coco, nous étions aussi curieux de savoir à quoi ressemblait l'île et avions le secret espoir de peut-être y découvrir un bateau au mouillage.

Évidemment nous n'avons croisé aucun plaisancier sirotant son café, mais au bout d'environ un quart d'heure de marche, nous

avons aperçu une forme bizarre sur la plage, comme quelque chose de pyramidal. De loin, avec le soleil de face, nous n'arrivions pas à déterminer ce que c'était exactement. Seule une grosse masse se détachait nettement sur le sable clair. Mon cœur s'est emballé d'un coup : compte tenu de sa taille, cet objet n'était probablement pas un déchet plastique comme les autres et ce n'était peut-être pas un déchet du tout ! Impatients de découvrir ce à quoi nous avions affaire, nous avons accéléré le pas.

Arrivant à proximité, je fus un peu déçue de voir qu'il ne s'agissait que d'un tas de pierres et de coquillages, même s'il était gigantesque : près d'un mètre de haut. Mais l'excitation reprit le dessus quand je pris conscience que quelqu'un les avait forcément arrangés ainsi :

— Tu penses que ça a été fait il y a longtemps ? ai-je demandé à Benji.

— C'est possible... Regarde, la couche de sable dedans. Elle est plutôt importante, donc cela ne date pas d'hier. En plus avec le vent et la pluie de cette nuit... Difficile à dire...

— C'est bon signe en tous cas ! Cela veut dire que des gens sont déjà venus sur cette île, qu'ils y sont peut-être encore ou que d'autres sont susceptibles d'y passer. Même si l'île n'est pas habitée, c'est au moins un lieu de passage !

— Oui, c'est sûr, c'est bon signe. Après, s'il y a un passage de voilier tous les six mois, on risque de trouver le temps un peu long... Bon, on continue ?

Ce fut le moment que nous choisîmes pour bifurquer vers l'intérieur de l'île. La plage était en effet interrompue par des rochers qui semblaient certes praticables, mais il était inutile de prendre

des risques. Surtout avec les côtes de Benji vraisemblablement cassées et ma patte folle. Par la forêt au contraire, nous avons l'impression qu'un passage avait été plus ou moins dégagé. Nous ne pouvions en être sûrs, mais nous avons très envie de croire que ce « chemin » était dû au passage répété de personnes et non à une fantaisie soudaine de la nature.

Mais avant de s'enfoncer vers l'intérieur, Benji proposa de faire une pause : « Je crève de faim et de soif ! Et je dois dire que je tenterais bien d'ouvrir une de ces noix de coco ! Avec la collection de pierres du cairn et notre couteau, on a peut-être une chance. »

Nous nous sommes installés à l'ombre, car le soleil commençait à taper fort et je n'avais pas pensé à prendre quelque chose pour nous couvrir la tête. Heureusement, nous avons déjà ouvert des noix de coco, mais nous étions à l'époque bien mieux équipés. Le résultat de tous nos efforts fut assez décevant. Avec les pierres les plus coupantes que nous avons sélectionnées, nous avons débourré non sans peine deux noix. Mais nous n'avions rien de pointu pour percer des trous dans les yeux et récolter l'eau. Nous nous sommes donc contentés de casser les noix en petits morceaux avec une grosse pierre et nous raclions directement la pulpe avec les dents. Autant dire que nous avalions autant de sable, de morceaux de fibre, de bouts de cailloux que de pulpe. Tout cela commençait à donner vraiment soif, il était donc plus que temps de trouver de l'eau douce ou éventuellement un objet pointu.

Le « chemin » à travers les arbres se révéla facile à suivre et la forêt beaucoup moins impressionnante que vue de l'extérieur. Elle apparaissait grouillante de vie entre les nombreux oiseaux et les buissons d'où s'enfuyaient de petits animaux sur notre passage.

Loin de m'impressionner, car ce pouvait bien être des serpents ou autre charmantes bestioles, je trouvais très rassurant que la forêt soit susceptible de subvenir à nos besoins, le cas échéant. Restait le problème de l'eau que nous n'avions toujours pas résolu. Et j'avais très soif !

J'en étais à ce point de mes réflexions, quand le sol se déroba sous mes pieds. Instantanément j'ai senti quelque chose de pointu s'enfoncer dans ma jambe déjà blessée. Comme une flèche ou un javelot. La douleur ne fut pas immédiate, mais je sus qu'elle serait terrible. Quand l'information arriva au cerveau une demi-seconde plus tard, je me mis à hurler un unique et interminable cri. Je n'avais jamais eu aussi mal de ma vie, c'était insupportable. Au fond du trou dans lequel j'étais tombée, je hurlais de douleur tout en avalant et crachant de la terre. Je sentais son goût âcre dans la bouche. Dès que j'essayais de bouger, mon pied lançait une décharge terrible qui se répandait dans tout mon corps. J'étais coincée, prise dans je ne sais quel piège et incapable du moindre mouvement.

À un moment donné, je pris conscience que Benji se tenait à côté de mon visage et semblait me parler, mais je n'arrivais pas à comprendre ce qu'il me disait. Je ne voyais que le mouvement de ses lèvres. Mon cerveau était incapable de déchiffrer quoi que ce soit. Puis je finis par comprendre « Pauline » et ce mot m'a permis de me raccrocher peu à peu à ses paroles :

« Pauline ? Pauline ? Tu m'entends ? Surtout ne bouge pas ! Ne bouge pas ! »

Il pouvait être tranquille, je n'avais pas l'intention de bouger ! J'avais tellement mal que mon cerveau semblait sur le point de disjoncter. J'essayais de me concentrer sur ce que disait Benji pour ne pas tomber dans les pommes :

« Pauline ! Tu m'entends ? Je vais essayer de dégager ton pied. Ok ? Tu m'entends ? Ton pied, il est coincé dans un pieu, il faut l'enlever ! Tu comprends ? Allez, j'essaie doucement. »

Benji s'est ensuite éloigné de mon visage et au moment où il s'est relevé, j'ai aperçu derrière lui une ombre. « Mon Dieu ! Il y a quelqu'un ! Ou alors ça y est, je débloque, j'ai des hallucinations. » Alors que je rassemblais mes forces pour essayer de prévenir Benji, l'ombre a soulevé quelque chose qui ressemblait à une pelle, il y eut un grand bruit et Benji est tombé sur moi. Cette fois-ci la douleur ne me laissa, heureusement, pas le choix et je perdis connaissance.

## 6.

Il est probable que mon récit ne commence véritablement qu'ici. Mais il me semblait difficile de ne pas raconter comment nous étions arrivés dans cette situation. Même si je pensais que je serais plus concise !

Dès que je repris connaissance, la douleur au pied fut ma première sensation. Je me rappelle m'être dit « Ce n'était donc pas un cauchemar... ». D'ailleurs depuis ce jour, tous les matins, je me répète cette même phrase. Si seulement tout cela ne pouvait être qu'un immense cauchemar. Mais si c'est le cas, je ne me suis toujours pas réveillée...

Puis je compris très vite que j'avais été déplacée. Je sentais le sable chaud sous mon corps et non plus la terre humide du trou, j'entendais la mer toute proche et je sentais le soleil qui me tapait sur la tête. J'avais la gorge complètement desséchée par la soif, la terre et le sable. J'essayai d'avaler ma salive, mais j'étais incapable de déglutir. À cet instant, j'aurais donné tout l'or du monde pour une gorgée d'eau fraîche. Mais manifestement ce n'était pas pour tout de suite. Je me suis donc recentrée sur ma blessure au pied et je voulus voir à quoi elle ressemblait. Alors que je commençais à essayer de bouger mon bras pour m'appuyer dessus et relever mon buste, je me rendis compte que mes deux poignets étaient attachés

l'un à l'autre ! Je n'en croyais pas mes yeux : j'étais ligotée comme une criminelle ! Cela n'avait aucun sens !

Malgré l'entrave de mes poignets, je réussis après plusieurs tentatives à m'asseoir et à ramener en partie ma jambe gauche vers moi pour l'examiner. Je fus rassurée de voir que le pied, qui s'était embroché sur le pieu, était bandé avec des morceaux de vêtements ainsi que mon ancienne plaie au tibia. Manifestement, quelqu'un avait pris soin de mes blessures. Mais qui ? Mystère.

Benji ! Où était Benji ? Sans essayer de me lever, car mes capacités à ce moment-là ne l'auraient pas permis, j'ai essayé de localiser Benji tout en regardant où je me trouvais. Comme je l'avais deviné, j'avais été emmenée sur une plage à proximité de plusieurs cocotiers. Je ne reconnaissais pas l'endroit, nous n'avions pas dû passer par ici. Dans un premier temps, j'ai cru être seule puis j'ai vu Benji une dizaine de mètres plus loin allongé sur le sol. Il ne bougeait pas. Mon sang s'est figé. « Mon Dieu, faites qu'il ne soit pas mort... »

Paniquée à l'idée qu'il ne me réponde pas, je l'ai appelé plusieurs fois. Au début, j'étais complètement aphone mais peu à peu ma gorge fut capable de produire des sons de plus en plus forts. Certes au prix de douleurs aiguës, mais je n'y prêtais aucune attention. Ma terreur était à son comble. Au bout de quelques minutes qui me parurent interminables, j'eus l'impression d'enfin le voir bouger. « Il est vivant, merci mon Dieu ! »

Prenant appui sur mes poignets et ma jambe valide, je rampais vers lui, tout en continuant à l'appeler. Mais je n'avais parcouru que quelques mètres quand je fus stoppée brutalement par la corde qui reliait mes poignets au sommet d'un cocotier. Je ne pouvais pas

aller plus loin ! Il n'y avait plus le moindre doute, j'étais bel et bien prisonnière.

Benji finit par revenir à lui et découvrir qu'il avait subi le même sort que moi. Nous étions chacun attachés par les poignets à des cocotiers séparés de quelques mètres. Nous essayâmes de nous rejoindre mais la longueur des cordes ne le permettait pas. Benji semblait en piteux état : sa tête saignait et il avait l'air de souffrir de ses côtes. Mais ça ne l'empêcha pas de râler, ce qui me rassura un peu :

— Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Qui nous fait ça ?

— Je ne sais pas. Je n'y comprends rien. Tu as vu quelqu'un, toi ?

— Non

— Moi, j'ai aperçu une ombre quand j'étais dans le trou. Elle t'a tapé dessus et tu es tombé sur moi. Après c'est le black-out complet. Et je viens de me réveiller comme toi.

— Et ton pied, il est dans quel état ?

— Je ne sais pas trop. Il me fait sacrément mal, mais il a été bandé et ma blessure au tibia aussi. C'est bizarre, non ? On soigne mes blessures, mais on nous attache comme des animaux. Je ne comprends pas... Qui peut bien avoir fait ça ?

— Sûrement pas des plaisanciers. Ça n'aurait aucun sens. Peut-être des pirates ou des trafiquants quelconques qui ne veulent pas qu'on fourre notre nez dans leurs affaires, suggéra Benji.

— Dans ce cas, ils nous auraient tués tout simplement, non ? Je suis tombée dans un piège pour animaux et on panse mes plaies. Je parierais plus sur quelqu'un qui vit dans le coin et qui n'a pas envie d'avoir des voisins trop encombrants. Mais quand même pas au point de les tuer.

— Peut-être, j'en sais vraiment rien. En tous cas, ça veut dire qu'il y a quelqu'un sur cette île... Qui que ce soit, j'ai hâte de faire sa connaissance et lui dire ce que je pense de sa façon de nous accueillir.

— Non, Benji ! Il faut qu'on reste calme. Si on s'énerve, c'est la meilleure façon de rester attachés ici. Qui que ce soit, il faut le rassurer et lui montrer qu'on ne veut pas d'embrouille.

— En tous cas, le salaud, il sait faire les nœuds. C'est hyper serré, ça me fait mal aux poignets.

— Oui, moi aussi.

Nous étions tellement concentrés à essayer de faire bouger nos liens que nous n'avions pas remarqué que quelqu'un s'était approché et se tenait à quelques dizaines de mètres de nous à la limite de la forêt. Dès que je l'aperçus, je prévins Benji d'un signe de la tête et il l'apostropha doucement :

— Eh oh !

— Calme, Benji, hein ? Il faut qu'on reste calme, ok ?

— Oui, t'inquiète. Eh oh ! S'il vous plaît, approchez-vous ! Venez, on ne vous veut aucun mal.

La personne fit quelques pas timides vers nous. Elle sortit de l'ombre, nous pûmes alors mieux l'observer et quelle ne fut pas notre surprise de découvrir qu'il s'agissait d'un enfant ! Un garçon

d'environ onze ou douze ans, pas plus. Nous nous attendions à tout sauf à ça. Encore sous le choc, je fus la première à reprendre la parole :

— Benji, c'est un enfant !

— Ça alors... Mais c'est plutôt une bonne nouvelle, ça veut dire qu'il y a sûrement d'autres personnes ici. Peut-être même une famille entière.

Il continua à crier en direction du gamin, qui restait immobile à une distance raisonnable de nos cocotiers :

— Eh, petit ! N'aie pas peur ! On ne te veut aucun mal. Où sont tes parents ? Tu peux aller les chercher ? On voudrait les voir. Mais le garçon ne réagissait absolument pas. On a soif ! On voudrait boire. Tu as de l'eau ? reprit Benji, le tout dans un anglais le plus intelligible possible.

— Attends, interrompis-je Benji, il ne parle peut-être pas anglais ! Et je me mis à mon tour à lui crier quelques phrases en espagnol : Hola... me llamo Pauline. Hablas español ? Tienes agua ? Agua ?

Mais le garçon ne semblait pas plus réagir à l'espagnol qu'à l'anglais. Il nous observait avec un mélange de peur et de curiosité. J'essayai d'autres langues :

— Sprichst du Deutsch ? Sind deine Eltern hier ? Hast du Wasser ? ajoutai-je en mimant une gourde avec le pouce vers le gosier.

Le garçon ne réagissait à aucune de mes tentatives. Benji finit par me dire d'abandonner :

— Laisse tomber, Pauline, il ne comprend pas ce qu'on raconte. Et Benji mima encore une fois une gourde avec son pouce pour faire comprendre au garçon qu'on crevait de soif.

— Oui, mais regarde, il semble avoir les cheveux assez clairs, non ? Il est peut-être d'origine européenne. Tu ne connais pas quelques mots de portugais ? Je ne me rappelle même plus comment on dit bonjour... Bondia ? Non ce n'est pas ça, mince, je ne sais plus ! Tu ne te rappelles pas ?

— Laisse tomber, je te dis, ça ne sert à rien. Pour l'instant, il a peur et il ne veut pas parler. Quand il sera plus rassuré, il parlera et on verra bien en quelle langue.

— Oui, tu as raison. L'important, c'est qu'il aille prévenir ses parents. Et qu'ils nous amènent à boire...

Et comme s'il nous avait enfin compris, il disparut soudainement dans la forêt. Nous nous retrouvions de nouveau tout seuls. Assoiffés et perclus de douleurs. Accrochés à nos cocotiers sur notre plage. Je n'étais pas particulièrement rassurée par cette rencontre avec le jeune garçon. Quelque chose me chiffonnait même si j'étais bien incapable de mettre des mots dessus. Je n'étais pas en état de réfléchir à quoique ce soit. Mon esprit était obsédé par la douleur à ma jambe, la soif, la fatigue, les entraves à nos poignets.

Et comme si cela ne suffisait pas, le soleil commençait à sérieusement taper, nous nous sommes donc installés tant bien que mal à l'ombre des palmes. Puis, comme souvent dans les moments de tension, je me surpris à vouloir tripoter mon collier malgré la corde. Après plusieurs tentatives je dus me rendre à l'évidence : il n'était

plus autour de mon cou ! J'inspectai rapidement autour de moi sachant pertinemment qu'il n'y avait aucune chance qu'il soit là. « Ils m'ont pris mon collier », murmurai-je abattue.

— Quoi ? Ah les salauds ! Ils sont vraiment... Benji s'arrêta net en observant fiévreusement ses poignets sous toutes les coutures. Aaah non ! Pas ça ! Putain, ma montre !! hurla-t-il. Les salauds, ils m'ont pris ma montre...

J'étais bien désolée pour lui. Je savais que Benji tenait énormément à sa montre. Il avait eu un mal fou à la trouver : c'était une véritable montre d'astronaute ! Un petit bijou de technologie avec un cadran vingt-quatre heures, incassable, ultra-résistante à toutes les conditions de température et de pression inimaginables. Malheureusement elle ne pouvait rien faire contre le vol...

Après cette double découverte, nous avons pris le temps de nous inspecter mutuellement pour nous rendre compte que nos ravisseurs nous avaient également allégé de nos chaussures et Benji de son t-shirt. J'avoue que j'étais heureuse d'avoir conservé le mien, même si je ne savais pas par quel miracle !

Impossible de dire combien de temps nous avons attendu avant que le jeune garçon ne revienne. L'attente me parut interminable, mais je crois que j'avais perdu toute notion objective du temps.

Le garçon réapparut donc et il n'était pas seul. Un autre garçon plus âgé l'accompagnait. Il devait avoir autour de 13-14 ans et il était beaucoup plus costaud que le premier. Ce qui me frappa tout de suite, ce furent leurs habits. Aussi étonnant que cela puisse paraître, je n'y avais pas prêté attention la dernière fois. Il faut également avouer que le garçon s'était tenu relativement loin de nous. Mais cette fois-ci, nous les voyions très bien et je pus à loisir les

détailler. Et ce que je vis ne me rassura pas du tout mais alors pas du tout. Les deux enfants portaient des haillons en guise de short. Avec un peu d'imagination, on pouvait croire que ces bouts de tissus effilochés et marronnasses avaient un jour été des shorts. Ils montraient, en tous cas, très clairement que leurs propriétaires ne disposaient pas d'une garde-robe très fournie. Le plus vieux portait le t-shirt de Benji dont la blancheur était complètement incongrue sur lui et arborait également la fameuse montre d'astronoute à son poignet, en la faisant bouger de façon ostentatoire. Il en était manifestement très fier et exhibait ces objets comme un chasseur ses trophées. Cela avait un effet complètement ridicule mais le moment n'était pas à la rigolade, car l'attitude du nouveau garçon ne respirait pas la bienveillance. Il tenait une lance en bois tandis que le plus jeune avait un ustensile en plastique vraisemblablement rempli d'eau. Cette perspective balaya d'un coup toutes mes angoisses : ils semblaient nous apporter de l'eau et à cet instant, rien d'autre n'avait d'importance.

Les deux garçons ont échangé quelques mots rapides dans une langue que je n'avais jamais entendue. Manifestement le plus vieux avait l'ascendant sur le plus jeune qui lui obéissait timidement. Le garçon à la lance s'est approché de moi en faisant des grands gestes vers l'avant pour me faire reculer. Ce que j'ai docilement fait, car j'ai vite compris qu'il voulait me déposer l'ustensile rempli d'eau à un endroit où je pourrai l'attraper. Je pus ainsi enfin boire ! Ils firent de même avec Benji qui ne fit pas plus de résistance.

Puis les deux garçons se sont placés à une distance respectable où nous ne pouvions pas les atteindre. Benji a commencé à leur

parler, à leur demander d'où ils venaient, s'il y avait d'autres personnes avec eux... Mais manifestement, ils ne comprenaient ni le français, ni l'anglais, ni rien de ce qu'on leur disait. Ils prononçaient également des mots dans une langue inconnue que nous ne comprenions pas non plus. Voyant que la discussion était stérile, le plus vieux des deux garçons l'interrompit rapidement. Il lança le signal du départ en nous aboyant quelques ordres incompréhensibles. Le deuxième garçon le suivit en nous gratifiant de quelques regards timides. Nous ne le savions pas encore, mais nous venions de faire la connaissance de Jay et Ka.

Il nous fallut quelques instants, à Benji et à moi, pour nous remettre de cette scène. Comme si nous pensions l'avoir rêvée ou qu'elle sortait d'un mauvais film du dimanche soir. Benji fut le premier à briser le silence :

— Qu'est-ce que tu en penses ? me demanda-t-il

— Je ne sais pas, j'ai du mal à croire que ce qu'on a vu est réel... Tu as vu comment ils étaient habillés ?

— Oui, cela fait un petit bout de temps qu'ils sont là. Manifestement, répondit Benji.

— Et les parents, ils sont où ? demandai-je sachant pertinemment que ni l'un ni l'autre n'avions de réponse à cette question.

— Aucune idée. En tous cas, pour l'instant, ils préfèrent nous envoyer les enfants. Peut-être comme éclaireurs.

— Ou parce qu'ils ne sont pas en état de se déplacer, ajoutai-je. Je me demande combien de personnes sont sur cette île.

Je faillis dire « habitent sur cette île » car très sincèrement, c'était exactement mon sentiment à ce moment-là. Ces enfants, les haillons qu'ils portaient, leurs cheveux longs coupés n'importe comment, leur peau très bronzée, leur attitude... Tout donnait l'impression qu'on avait affaire à des habitants permanents de cette île. Des sortes de Robinson Crusoé modernes. Même si ce n'était

qu'une supposition, je sentais que je pouvais me fier à cette intuition. Restait à savoir combien ils étaient et ce qu'ils avaient l'intention de faire avec nous.

En attendant de recevoir des réponses aux innombrables questions que nous nous posions, nous avons essayé, avec Benji, d'observer notre environnement : nous étions donc accrochés à deux cocotiers, en bordure d'une plage, mais pas très loin du début de la forêt. En face de nous, la mer ; derrière nous, la forêt ; à droite, la plage et à gauche, la plage aussi. Rien qui puisse vraiment nous aider. Le plus frappant était la façon dont nous étions attachés aux cocotiers : un bout de la corde à nos poignets et l'autre tout en haut de l'arbre, là où on voyait les noix et les palmes ! Il devait en falloir de la dextérité pour grimper sur un tronc pareil... Quand on tendait la corde, on avait l'impression d'être dans un de ces manèges de fêtes foraines qui vous font décoller avec la force centrifuge. Mais nous, on ne décollait pas du tout ! On était plutôt englués sur le sable, bien maladroits avec nos poignets liés et nos blessures diverses et variées. En tous cas, avec un tel dispositif, on n'avait aucune chance de défaire nos nœuds.

Au début, ce fut très difficile de trouver une position confortable. Compte tenu de nos entraves, nous ne pouvions qu'être allongés ou assis avec les mains entre les jambes ou sur les genoux. Mais on fatiguait vite et nous devions souvent changer de position. Pour soulager le dos, on s'appuyait de temps en temps contre le tronc mais pas trop longtemps, car on craignait qu'une noix ne nous tombe dessus. Alors, on a fini par creuser comme on a pu un

trou et surtout un dossier pour pouvoir se tenir un peu plus confortablement sans avoir mal aux lombaires. Il fallait aussi jouer avec les ombres des arbres pour essayer de se protéger tant bien que mal du soleil. On eut aussi droit à une bonne averse tropicale qui nous trempa jusqu'aux os. Super, alors que nos vêtements avaient enfin séché ! Mais en ouvrant la bouche vers le ciel, nous pûmes récupérer un peu d'eau supplémentaire. Et ça on n'était pas contre !

La journée passa relativement vite. Nous crevions de faim mais encore plus de fatigue, nous avons donc beaucoup somnolé et même dormi, je pense. Puis environ une heure avant que le soleil ne se couche, les deux enfants sont revenus, les bras chargés de deux pots chacun. Le plus âgé a crié quelque chose comme « *sho-lof!* » en nous menaçant de sa lance en bois. Nous en avons conclu qu'il nous demandait de nous reculer comme la première fois, ce que nous avons docilement fait.

Avec Benji, nous nous étions mis d'accord, que dans un premier temps, il était indispensable de nous montrer le plus accommodant possible. Nous n'avions tout simplement pas les moyens de nous révolter et surtout tout à y perdre. Nous avons donc obéi gentiment et les deux garçons ont posé les pots devant nous. Quand nous avons pu nous rapprocher de nouveau, nous y avons découvert de l'eau dans le premier et du poisson fumé et de la pulpe de coco dans le deuxième. Manifestement, ils n'avaient pas l'intention de nous laisser mourir de faim, ce qui était une excellente nouvelle !

Manger avec les deux poignets attachés l'un sur l'autre n'était pas évident, mais avec un peu de persévérance et beaucoup de patience, nous réussîmes sans trop de problème. Nous étions obligés de manger par petites bouchées mais c'était tout aussi bien car cela

permettait de faire durer le plaisir de s'alimenter un peu plus longtemps. Inutile de dire que le petit poisson fumé et la pulpe de coco, aussi bienvenus soient-ils, n'étaient pas suffisants pour combler notre faim. Mais nous étions contents de manger enfin !

On avait fini notre repas depuis peu quand les deux garçons sont revenus, les bras chargés de palmes cette fois-ci. Pour faire une sorte d'abri ! Alors ça, c'était une sacrément bonne surprise ! Je ne nous voyais pas passer une très bonne nuit, Benji torse nu et moi avec mon petit t-shirt léger. Ce n'était certes pas le grand luxe, mais au moins ces panneaux de palmes tressées, que nous pouvions agencer comme on voulait autour de nous, nous offriraient une protection supplémentaire contre la pluie, le vent et le froid. J'ai remercié les deux garçons avec un grand sourire, leur montrant que j'étais sensible à ces marques d'attention. De leur côté, ils restaient très fermés, n'échangeant que quelques mots dans leur drôle de langue.

Et c'est ainsi que nous nous sommes installés pour la nuit. Le soleil a disparu dans la mer et les moustiques sont passés à l'attaque. Merci beaucoup les copains, on avait bien besoin de ça en plus ! Notre couchage n'était pas très confortable mais avec un peu plus de sable pour faire un semblant d'oreiller, cela ferait l'affaire. De toutes manières, nous n'avions pas le choix.

À quelque deux cents mètres de là, ou peut-être moins, nous arrivaient les vagues lueurs d'un feu, des éclats de voix et peut-être même quelque chose qui ressemblait à un chant. Le camp de nos géôliers n'était manifestement pas très loin et les chanceux disposaient du feu ! Ils semblaient également plus nombreux que les

deux seuls enfants que nous avons vus jusqu'à présent. Nous avons hâte de connaître les autres habitants de l'île.

Sans surprise, notre première nuit ne fut pas terrible du tout. Entre les douleurs à nos blessures, le sable qui était froid et dur et le vent, qui même s'il était léger, nous refroidissait considérablement, notre sommeil fut très haché. Nous nous sommes réveillés perclus de courbatures. Un autobus nous aurait roulé dessus, on aurait été dans le même état !

Je me suis levée péniblement pour aller faire pipi. Avec Benji, nous avons convenu de garder chacun un endroit, le plus éloigné possible l'un de l'autre, dédié à nos besoins. On creusait le sable et hop on rebouchait derrière pour éviter les odeurs. Je m'inquiétais un peu quand ce serait l'heure de la grosse commission comme on dit, mais pour l'instant elle n'était pas encore au programme. Heureusement !

— Alors comment ça va ? me demanda Benji

— Ça pourrait être pire, j'ai toujours mal à la jambe et au pied mais pas plus qu'hier. Par contre, je crève de faim et j'ai super soif. J'espère qu'il ne faudra pas attendre ce soir pour remanger.

— Oui, sinon je ne tiendrai pas longtemps à ce rythme-là... ajouta-t-il. J'espère aussi qu'on va enfin voir de nouvelles têtes aujourd'hui et surtout des adultes !

Et comme pour répondre à sa question, les deux mêmes garçons firent leur apparition quelques minutes plus tard. Avec le même rituel que précédemment : la lance, *sholof*, on recule, ils posent les pots, ils reculent, on s'approche et on découvre ce qu'il y a dans les pots. Cette fois-ci c'était comme des morceaux de pommes de terre jaunâtres, ce que nous avons identifié plus tard comme le fruit de l'arbre à pain. Il y avait aussi un pot avec de l'eau douce.

Nous avons tenté une fois de plus d'engager la conversation, mais nous étions toujours face à un mur. Nous ne parlions tout simplement pas la même langue. Benji a essayé de leur faire comprendre par des gestes et des mimes que nous voulions voir des gens plus âgés mais soit ils ne comprenaient pas, soit ils faisaient semblant de ne pas comprendre. Par contre, ma demande d'avoir des feuilles ou palmes pour faire un matelas pour la nuit eut plus de succès, car un peu plus tard dans la journée, le plus jeune revint seul avec une bonne provision de palmes et d'énormes feuilles. C'était une petite victoire et surtout le signe que certaines de nos demandes pouvaient être acceptées.

Benji restait très sceptique sur leurs intentions :

« Ce que je ne comprends pas, c'est ce qu'ils attendent de nous. Ils nous nourrissent, nous apportent des choses pour notre confort, nous donnent à boire. Tout ça, c'est très précieux sur une petite île. Ils attendent forcément quelque chose en échange ». J'étais totalement d'accord avec lui, mais je préférerais découvrir leurs raisons le plus tard possible !

Nous discutons beaucoup à propos des deux enfants et du reste de la troupe et en étions arrivés à la conclusion qu'il y avait forcément des adultes avec eux : ils étaient capables de faire du feu, d'y

faire durcir leur pointe de lance, d'avoir de l'eau potable, de tresser les palmes des cocotiers et même de fumer du poisson. Toutes ces techniques requéraient un sacré savoir-faire ! Elles ne pouvaient pas venir de deux jeunes garçons isolés et nous avions hâte de rencontrer ceux ou celles qui savaient faire tout cela.

Malheureusement, la journée se passa sans voir aucun adulte. À un moment, nous aperçûmes des silhouettes au loin sur la plage. On aurait dit de jeunes enfants qui jouaient dans l'eau. Mais à cette distance, il était difficile d'en être sûr. Il m'a également semblé qu'on nous observait depuis la forêt. On entendait du bruit, quelques éclats de voix étouffés mais rien de plus. À chaque fois, nous avons essayé de nous faire remarquer, d'appeler, de faire des grands gestes. Mais c'était peine perdue, nous n'avons établi aucun autre contact.

Comme la veille, les deux garçons sont venus apporter des pots d'eau et de nourriture environ une heure avant le coucher du soleil. Ce n'était pas facile de manger en si petite quantité, mais je savais que peu à peu notre estomac allait s'y habituer et rétrécir.

Avec Benji, on se posait aussi beaucoup de question sur l'origine des deux enfants et la langue qu'ils utilisaient. Même s'il était difficile d'avoir des certitudes, ces deux garçons semblaient avoir un type occidental. L'un des deux était même blond ! Pas du tout le type des habitants habituels des îles du Pacifique. Ils avaient vraiment l'air de petits Robinson Crusoé. Mais ce qui ne collait pas avec cette idée, c'était leur langue. Nous en avons entendu seulement quelques phrases, mais elle ne sonnait pas comme une langue occidentale et ne ressemblait ni à l'anglais, ni à l'espagnol, ni à l'allemand, ni aux langues scandinaves ou slaves bref à rien de ce

que nous connaissions. Nous discussions souvent de tout cela, mais nous n'avions que des questions et aucune réponse.

Puis le soleil nous abandonna peu à peu : il était temps de se préparer pour notre deuxième nuit. La première partie fut presque agréable : une voûte étoilée somptueuse, une Voie Lactée qui étalait toute sa splendeur en déchirant le ciel en douceur, des étoiles qui scintillaient de toutes les couleurs tels des phares. C'était magnifique ! Ayant trouvé facilement la Grande Ourse, la Petite Ourse puis la Polaire, nous nous offrions même le luxe de nous repérer un petit peu plus dans cet océan de perte. Cela peut sembler anecdotique, mais trouver le Nord nous fit du bien ! Nous connaissions plus ou moins notre orientation grâce au soleil, mais les étoiles nous apportaient un peu plus de précision. Notre plage était donc orientée vers le O-NO (Ouest ; Nord-Ouest). Nous supposions que nous étions arrivés de l'autre côté de l'île, donc sur sa côte Est. Là où se trouvait toujours notre bib, enfin nous l'espérons.

La deuxième partie de nuit fut beaucoup moins sympathique car malheureusement le vent et la pluie firent leur apparition. Les panneaux en palmes tressées nous ont permis de limiter les dégâts et de ne pas être frigorifiés, mais ils n'étaient pas totalement étanches... Heureusement, le soleil revenu dès le matin était lui d'une efficacité redoutable pour tout sécher.

On attaquait notre troisième jour en tant que prisonniers et nous commençons vraiment à nous demander combien de temps ce cirque allait durer. Peut-être plus longtemps que ce qu'on avait imaginé au début... On essayait régulièrement de frotter nos liens contre le tronc pour couper la corde. Cela ne semblait avoir aucun

effet, malgré tout, nous le faisons dès que nous pouvions. Il était hors de question de rester coincés ici. Benji a même essayé avec ses dents, mais il a fini par abandonner, la bouche en sang.

Ce troisième jour commença comme les autres. Malgré la nourriture et l'eau qu'on nous apportait, on se sentait de plus en plus faibles et fatigués. Ce n'était pas étonnant compte tenu des rations auxquelles on avait droit et de la succession des très mauvaises nuits. Sans oublier le stress d'être de vulgaires prisonniers au milieu de nulle part, sans aucune idée de ce qu'on allait faire de nous. Benji était toujours très gêné par ses côtes douloureuses et moi je ne pouvais pas me tenir debout sur les deux jambes. On ressemblait à des oiseaux dont on avait cassé les ailes : on gisait par terre, incapables de s'envoler. Heureusement, on avait peu d'efforts physiques à fournir et on pouvait récupérer un peu pendant la journée. Malheureusement les choses allaient changer drastiquement, notamment pour Benji, et beaucoup plus vite que je ne le pensais.

Peu après le « petit-déjeuner », les deux garçons sont revenus alors que nous étions en pleine conversation et que j'essayais de convaincre Benji de rester calme et de ne pas perdre patience... Tout en montrant le cocotier de Benji du menton, le plus vieux des garçons dit à l'autre quelque chose comme « *domalé bolop* » et une autre phrase où j'entendis seulement le mot *coco*. Le cadet opina du chef et exécuta probablement les ordres qu'on venait de lui donner : il s'approcha du cocotier de Benji, coinça une machette dans son dos et à l'aide d'une sorte de boucle de tissus dans les pieds se mit à grimper sur le tronc. C'était tout simplement fascinant de le voir monter tout en haut du cocotier avec tant de grâce et de dextérité. Incroyable, il était né dans un arbre !

Pendant ce temps, l'ainé tenait Benji en respect avec sa lance à une distance respectable du tronc. Le garçon là-haut défit la corde et avec sa machette fit tomber deux noix de coco sur le sable. Puis avec la même légèreté qu'à l'aller, il descendit sans effort le long du tronc. Je me rappelle avoir pensé, que j'adorerais savoir faire ça ! Mais je suis vite revenue à la réalité quand je compris que les deux enfants emmenaient Benji. J'eus un instant de panique, mais lui était ravi :

— Pas de stress, c'est super, me dit-il, je vais sûrement voir leur camp et les adultes. Ça bouge enfin !

— Tu restes calme et tranquille, hein ? Pas de blague, ils ont des armes.

— Oui t’inquiète pas, je ne suis pas fou ! me répondit-il en souriant.

Fou non, pensai-je, mais parfois un peu impulsif... Ils lui bandèrent les yeux avec un vieux tissu et je le vis s'éloigner entouré de ses deux geôliers. L'un devant tenant sa corde, l'autre derrière qui l'aiguillonnait avec sa lance. Mon Dieu, faites que tout se passe bien...

Et pour la première fois depuis bien longtemps, je me retrouvai toute seule. C'était un sentiment très angoissant et je me rendis soudain compte à quel point c'était une chance de vivre ce cauchemar à deux. Pourvu que Benji ne fasse pas de bêtise et qu'il revienne vite...

Mais celui qui revint le premier, c'était le plus jeune des deux garçons. Seul. Manifestement, il voulait récupérer les deux noix de coco et j'en profitai pour l'interroger sur Benji et l'autre garçon. Il me regarda mais ne dit rien. Il secouait la tête l'air embêté. Évidemment, il ne comprenait rien à ce que je lui disais. Mais il n'avait pas l'air complètement hostile à une conversation. Son attitude était un peu différente sans l'aîné dans les pattes. Je fis quelques essais de mime pour lui demander si moi aussi je ne pourrais pas être détachée pour aller me laver dans la mer, je me sentais tellement sale ! Mais j'eus droit à un « *né !* » clair et net tout en secouant la tête. Bon, je n'étais pas autorisée à me laver mais au moins j'avais appris comment on disait non : *né*.

Puis je mimai le geste de boire avec mon pouce pour lui demander de l'eau, car une ration matin et soir, ce n'était vraiment pas

suffisant. Il sembla réfléchir un instant puis me lâcha un « *ké* » en hochant la tête. Il ramassa ses deux noix de coco et disparut avec. Je n'étais pas complètement sûre du résultat mais quand je le vis réapparaître quelques minutes plus tard avec un pot d'eau, j'étais aux anges ! Non seulement j'avais de l'eau mais en plus je commençais à communiquer avec lui. *Ké* voulait donc dire quelque chose comme oui, d'accord, ok.

Après m'avoir laissée boire, il me fit comprendre de m'allonger sur le sable et qu'il voulait s'occuper de mes blessures. Ravie de tant d'attention, j'obéis sans hésitation et m'allongeai sur le côté. Il défit mes deux bandages et alla les laver dans la mer. J'en profitais pour jeter un coup d'œil aux blessures : elles étaient toujours bien à vif, mais il n'y avait aucun signe d'infection. Pourvu que ça dure, sinon j'étais mal barrée. La première pharmacie susceptible de me fournir des antibiotiques étant probablement à des milliers de kilomètres...

Le garçon refit les bandages avec soin pendant que je l'observais. Qu'est-ce qu'il me paraissait jeune ! Mais comment donc avait-il atterri ici ? Une fois qu'il eut fini avec les bandages, je le remerciai chaleureusement et essayai de profiter de cette occasion unique pour l'amadouer un peu plus. Je me montrai du doigt en disant « Pauline ». Plusieurs fois pour être sûre d'être bien comprise et lui demandai son nom en le montrant du doigt à son tour. « Jay » me répondit-il. Il s'appelait donc Jay. Avec un grand sourire, je lui dis que j'étais ravie de faire sa connaissance. Je sais qu'il ne comprenait sans doute pas les mots que j'employais, mais j'espérais que le ton et les mimiques étaient suffisamment éloquents.

On disait bien que le sens des mots ne constituait qu'une toute petite partie du langage et c'était exactement ce que j'expérimentais avec lui !

Maintenant que nous nous étions présentés, je voulus savoir comment s'appelait l'autre garçon. Cette fois-ci, je m'aidais d'un dessin sur le sable : après avoir un peu creusé pour atteindre une couche de sable plus humide et l'avoir aplanie, je représentai un bonhomme en précisant qu'il s'agissait de Jay et à côté de lui un autre bonhomme muni d'une lance. Jay m'apprit ainsi que le deuxième garçon s'appelait Ka.

Toujours à l'aide de dessins, je fis comprendre à Jay que mon compagnon s'appelait Benji. Toute excitée par les nouvelles perspectives qui s'ouvraient à moi avec ce début de communication, je m'apprêtais à dessiner sur le sable plusieurs personnes dans le but d'apprendre combien de personnes il y avait sur cette île et qui ils étaient. Mais Jay se leva brusquement et me fit clairement comprendre qu'il mettait fin à notre conversation. Malgré ma déception, je me forçai à lui sourire en lui disant « *ké* ». J'ai bien vu qu'il ne s'attendait pas à ce que je lui réponde dans sa langue ! Et même s'il ne le montra pas, je sentis que j'avais marqué un point.

Après le départ de Jay, je retombai dans ma solitude. Je pense avoir souvent dormi, à l'ombre des panneaux tressés cet après-midi-là. Mais plus la journée avançait, plus l'inquiétude grandissait. Benji n'était toujours pas revenu. J'essayais de rester positive et d'éviter de penser à tout ce qui pourrait se passer et si j'allais devoir me débrouiller toute seule maintenant et si et si et si... Bref, que des suppositions catastrophiques que je m'efforçais de chasser de mon cerveau les unes après les autres. Mais comme les vagues de l'océan devant moi, elles revenaient inlassablement. Pour reprendre le contrôle de mes neurones, je décidai de chanter. J'en étais à ma troisième chanson de Renaud quand Benji réapparut enfin ! Il était toujours accompagné par Jay et Ka – maintenant que je connaissais enfin leur prénom ! – qui le faisaient avancer les yeux bandés.

— Benji ! hurlai-je. Enfin ! Tu m'as fait peur ! Mais qu'est-ce que tu trafiquais ? Pourquoi c'était si long ? Alors que je le harcelais de question, je remarquai qu'il était couvert de terre, qu'il boitait légèrement et qu'il avait l'air épuisé. Mais qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— J'ai creusé toute la journée, répondit Benji, en se laissant tomber sur le sable près de son cocotier, ce qui lui arracha un cri de douleur.

— Comment ça, creusé ? demandai-je, pendant que Jay grim-pait au cocotier avec autant de facilité que le matin pour y raccro-cher la corde.

— Le gamin, il m'a forcé à creuser dans la terre. Plus loin sur les hauteurs, au milieu d'une clairière. Toute la journée. Je suis claqué...

— Toute la journée ? Sans boire ni manger ?

— Si, il m'a filé à boire et un fruit à un moment donné. Mais à part ça, rien, j'ai creusé tout le temps !

— Mais avec quoi t'as creusé ?

— Une espèce de petite pelle. Mais avec les poignets toujours attachés l'un à l'autre. T'imagines comme c'était pratique et effi-cace ! s'énerva Benji

— Mais pourquoi faire ? Tu creusais quoi ?

— Aucune idée ! À un moment je me suis même demandé s'il ne me faisait pas creuser ma tombe... Mais le trou n'a pas la forme d'une tombe et manifestement, je ne suis pas encore dedans...

— Et Ka, il faisait quoi pendant que tu creusais ?

— Ka ? Comment tu sais qu'il s'appelle Ka ? s'étonna Benji

— Je te raconterai. De mon côté aussi il y a eu du nouveau. Mais donc, il faisait quoi pendant que tu creusais ? La sieste ?

— Non pas du tout. Il me surveillait en permanence et a passé presque tout son temps à couper avec sa machette des petits arbres, des branches ou des racines sur lesquelles je tombais en creusant, raconta Benji. Et à la fin, j'ai dû ramener tout ça en bas, pas loin d'ici. Je ne sais pas à quoi ça leur servira. Plusieurs fois, j'ai essayé

de m'échapper ou de lui chopper sa lance, mais il était super attentif et je me suis pris plein de coups dans la gueule. Il est taré ce gamin ! Et toi ? Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Je lui fis un petit résumé de ma journée et surtout de mes échanges avec Jay. Cela sembla lui remonter le moral :

— Au moins lui, il parle ! Parce que le Ka, c'est un cassos. Il m'a aboyé un paquet d'ordres, mais pour ce qui est de faire la conversation, j'ai vite laissé tomber. En tous cas, moi aussi, j'ai appris un mot. Je pense que *atiré* ça veut dire creuse ! Peut-être même « creuse, connard ! ». Et sur le chemin, il n'arrêtait pas de me dire « *shen* ! ». Et pareil, ce n'était pas quelque chose de gentil. Je parierais plus sur « vite ! » ou « avance ! » ou un truc comme ça.

— Bon. En tous cas, on progresse, dis-je, avec un petit sourire. Même si pour toi, la journée a été fatigante, on a eu beaucoup plus de contacts avec eux que les deux jours précédents. Peut-être que peu à peu, ils se méfient moins de nous.

— Je ne sais pas, répondit Benji. J'aimerais partager ton optimisme mais Ka, je ne le sens pas. Je ne comprends pas ce qu'il m'a fait faire là-haut, je ne crois pas que les racines que je déterrais l'intéressaient tant que ça et j'ai peur que ce ne soit pas fini. On a laissé la pelle là-bas. Je parierais bien que demain, on va y retourner ! Et avec tout ça, je n'ai croisé personne d'autre ! Je n'en peux plus de voir que ces deux mêmes tronches de gosses ! Pourquoi on ne voit pas les autres ? On sait bien qu'ils sont plus nombreux ! Qu'ils se montrent, nom d'un chien !

— Demain, si Ka et toi vous êtes de nouveau là-haut, je vais réessayer de dialoguer avec Jay, promis-je à Benji. J'espère que

j'arriverai à glaner d'autres informations et à le convaincre de nous laisser voir les autres.

Nous finissions à peine notre conversation, qu'une petite averse vint nous obliger à nous protéger sous nos panneaux. Heureusement, la pluie ne dura pas et le « dîner » arriva juste après. Puis Benji était tellement fatigué qu'on s'est couché quasiment en même temps que le soleil !

Cette nuit-là fut meilleure, il me semble. Même si je ne suis plus très sûre, je commence à toutes les mélanger. En tous cas, Benji avait raison, après le « petit-déjeuner », Ka et Jay sont venus le chercher et l'ont escorté comme la veille. Malheureusement, Jay n'a pas réapparu.

Comme je commençais à avoir sacrément soif et que je voulais faire venir Jay, je me suis mise à crier « A boire ! De l'eau ! J'ai soif ! » pendant de longues minutes. Le jeune garçon finit par venir me voir et je lui fis comprendre par mon geste fétiche avec le pouce que je voulais boire. Quelques instants plus tard, il était de retour avec un pot d'eau. Après avoir bu une gorgée, je lui montrai le liquide et le questionnai pour savoir comment on disait « eau » dans sa langue. « *tera* » me répondit-il. L'eau se dit *tera* ? C'est rigolo ! pensai-je.

Et pour surfer sur cette première accroche et ne surtout pas le laisser repartir, je lui demandai aussitôt de me traduire « pot » tout en lui désignant l'ustensile qui contenait l'eau. « *togo* » dit-il. Et comme le jeu semblait l'amuser, j'appris ainsi que le sable se disait *semala*, la mer *ashla*, le cocotier (ou peut-être l'arbre, je ne sais pas) *tapil*...

Puis avant qu'il ne se lasse, je posais mes vraies questions en dessinant des bonhommes sur le sable. Tout d'abord deux bonhommes à côté de cocotiers en lui disant qu'il s'agissait de Benji et moi. Puis un peu plus loin deux bonhommes près d'un feu. Même si je ne suis pas sûre que le dessin de mon feu était très reconnaissable, je suis même sûre du contraire ! Mais je lui dis que les deux autres bonhommes étaient Ka et lui. Puis à côté d'eux, je me mis à dessiner d'autres bonhommes de la même taille. J'en dessinaï trois un peu au hasard. Puis deux personnages plus grands à côté d'eux. J'espérais que mon message était à peu près clair et surtout que Jay était disposé à y répondre.

À ma grande joie, il l'était ! Il effaça tout d'abord tous les personnages que j'avais rajoutés à côté de lui et Ka y compris les plus grands. Puis en redessina cinq : trois plus petits et deux encore plus petits. Puis il me regarda en disant « *ten filem* ». Il y avait sept bonhommes dessinés sur le sable et les deux plus grands étaient ceux qui représentaient Jay et Ka.

Je n'étais pas sûre de m'être bien fait comprendre. Alors à côté de ces sept bonhommes, je redessinaï un autre bonhomme. Beaucoup plus grand qu'eux et interrogeai Jay du regard. Je sentis une grande tristesse dans ses yeux quand avec sa main il effaça doucement le grand bonhomme que je venais de faire. Les yeux dans le vague, il me fit un petit sourire triste et me laissa seule digérer cette information.

Quand Benji revint comme la veille, fourbu et couvert de terre, je m'empressai de lui raconter ce qu'il venait de se passer. Mais il n'y croyait pas :

— Ce n'est pas possible, Pauline. Comment veux-tu qu'il n'y ait que des enfants sur cette île ?

— Je n'en sais rien, répondis-je. Mais si tu avais vu son regard quand il a effacé le bonhomme représentant un adulte, je t'assure, tu n'aurais pas le moindre doute...

— Des enfants ne peuvent pas survivre seuls sur une île déserte. C'est impossible. Pense à tout ce qu'ils savent faire, il y a forcément un adulte qui leur apprend tout ça.

— Oui, mais peut-être que cet adulte, il n'est plus là... Qu'il est mort ou qu'il est parti en les abandonnant.

— C'est du délire. Je n'y crois pas. Sans un adulte avec eux, ils ne survivraient pas un mois.

— En tout cas, c'est cohérent avec tout ce qu'on a observé jusqu'à maintenant : seuls Jay et Ka viennent nous voir et pense aux personnes qui jouaient dans l'eau ou se cachaient pour nous observer. Des adultes n'agiraient pas ainsi, de jeunes enfants si. C'est terrible Benji, mais je sens que c'est vrai. Il n'y a que des enfants ici.

Les journées suivantes se mélangent dans mes souvenirs, elles se ressemblaient tellement : Benji partait le matin « travailler », revenait en fin d'après-midi de plus en plus épuisé et pendant l'intervalle, je tuais le temps, le plus souvent à moitié endormie. Heureusement, Jay venait me rendre visite une ou deux fois par jour mais jamais très longtemps. Peut-être parce qu'il n'avait pas le droit de « parler » avec moi ou tout simplement parce qu'il avait autre chose à faire.

Pendant ces journées, la solitude fut très difficile à supporter et les moments de désespoir fréquents. Même quand Benji était là. Nous nous sentions tellement seuls sur cette île au beau milieu du Pacifique. Avec la nette impression que le monde entier nous avait abandonnés. Est-ce que quelqu'un nous cherchait quelque part ? Nous n'en avions aucune idée...

Mais il y eut quand même quelques moments sympathiques. Notamment un soir, moins d'une semaine après le début de notre captivité, une grande agitation se fit entendre chez les enfants. Une agitation plutôt joyeuse. Parfois en début de nuit, quand le vent venait de leur camp, on les entendait chanter mais ce soir-là ils ont chanté beaucoup plus fort et longtemps que d'habitude. Puis on les a vus, grâce à la lune qui était pleine, se baigner dans l'océan en chantant à tue-tête, en criant et riant. Ils passaient leur temps à faire

des aller-retours entre l'océan et leur camp, avec plein de choses dans les bras. Nous n'avions aucune idée de ce qu'ils faisaient mais en tout cas, l'humeur était à la fête ! On y aurait bien participé...

Le lendemain, quand je questionnai Jay à ce sujet, il m'apprit que c'était *biashi*. Je ne compris pas complètement le concept mais cela avait un lien avec la lune, qui n'était donc pas pleine par hasard ce soir-là, et le fait de laver plein de choses dans l'eau. Peut-être une sorte de rituel païen ou alors de façon très prosaïque, la pleine lune leur rappelait de faire le grand ménage tous les mois. Mes capacités de communication avec Jay ne me permettaient pas d'en savoir plus.

Mais sur d'autres sujets, je recueillais jour après jour de nouvelles informations et de nouveaux mots de vocabulaire. J'appris ainsi qu'il y avait six garçons, six *pelo* et une fille, une *perala* qui s'appelait Leti. Dans la description de Jay, il y avait les *biré* Ka et lui, les *pin* Nal, Pat et Leti et enfin les *babalo* Neto et Ilak. Probablement, les grands, les moyens et les petits ; regroupés en fonction de leur âge, même si cette notion était très difficile à exprimer. Entre nous, on « parlait » plutôt de taille en dessinant des personnages plus ou moins grands.

Plusieurs fois j'ai essayé de connaître l'âge de chaque enfant. Notamment en donnant le mien, celui de Benji ou en estimant celui de Jay ou de Ka. Je m'aidais de petites barres dessinées sur le sable. Mais cela ne donna rien. Ayant eu tout le temps d'y réfléchir un nombre incalculable de fois, je parierais bien qu'ils ne connaissaient tout simplement pas leurs âges peut-être parce qu'ils étaient incapables d'estimer qu'une année s'était écoulée.

C'était assez frustrant, car sans ce décompte du temps, nous ne pouvions pas savoir depuis combien de mois ou d'années ils étaient ici. En tous cas, ces enfants étaient bel et bien les seuls habitants actuels de l'île. Benji en apporta la preuve quelques jours plus tard. Ce soir-là, il revint particulièrement déprimé :

— Qu'est-ce qui s'est passé ? m'inquiétai-je

— Malheureusement, je crois que j'ai le fin mot de l'histoire...

— C'est-à-dire ?

— Sur le chemin en montant, mon bandeau s'est détendu et me permettait de voir partiellement sur ma droite.

— Et ? Je le pressai parce qu'il prenait tellement son temps pour raconter que cela me rendait folle !

— Et... il y avait deux tombes. Une petite et une grande, beaucoup plus grande. Pas une tombe pour un enfant, tu comprends ?

— Il y avait donc bien au moins un adulte avec eux au début !

— Oui, manifestement. Mais les tombes ne datent pas d'hier, elles sont là depuis quelque temps. Et ce qui m'a frappé c'est qu'elles sont très bien entretenues : il y a une croix en bois et plein de fleurs.

Cette découverte nous permettait d'échafauder un début d'histoire : à un moment donné, il y avait au moins un adulte et huit enfants sur cette île. L'adulte et un des enfants étaient décédés. On ne savait pas de quoi, ni quand. On ne savait même pas si les deux décès avaient eu lieu en même temps. Mais peu importait, le résultat était le même : depuis ce moment-là, sept enfants survivaient seuls sur cette île, livrés à eux-mêmes. Et force était de constater

qu'ils ne se débrouillaient pas si mal. Même s'ils étaient tous relativement maigres, ils étaient capables de subvenir à leurs besoins et avaient apprivoisé leur île et ses ressources.

Leur petite société semblait elle aussi fonctionner. Avec à la tête Ka, le plus grand évidemment ! Les autres semblaient le respecter et y trouver leur compte. En tous cas, c'était l'impression que me donnait Jay. Je voyais bien qu'il craignait Ka mais il avait sans doute aussi conscience de son importance au sein du groupe. De toutes manières, leur survie, pendant Dieu sait combien de temps, donnait raison à leur modèle social, quel qu'il soit.

Mais notre arrivée a bouleversé leur microcosme. Nous étions tous les deux beaucoup plus âgés que Ka et donc susceptibles de remettre totalement en cause leur mode de fonctionnement. Est-ce pour cela que nous restions prisonniers ? Rétrospectivement, je pense que oui. Et c'était probablement aussi pour cette raison que Ka s'occupait personnellement de Benji. Il voyait en lui une véritable menace, j'en suis maintenant persuadée. Mais sur l'île, la situation ne nous apparaissait pas aussi clairement et, je ne sais pas si c'était le manque de nourriture ou les conséquences de la captivité, mais nous avions de plus en plus de mal à réfléchir.

Benji passait ses journées à creuser « là-haut ». Pourquoi, il n'en avait aucune idée et cela le rendait à moitié fou. Quelles pouvaient donc être les motivations de Ka ? Est-ce qu'il cherchait des racines comestibles ? Un trésor ? De l'eau douce ? Au sommet d'une île, c'était peu probable... Jay de son côté restait muet sur le sujet. Les jours passant, nous commençons à nous dire que ce n'était peut-être qu'une technique pour épuiser Benji. Et si c'était là la principale motivation de Ka, elle fonctionnait à merveille.

Benji revenait chaque soir un peu plus atteint physiquement et moralement. Il avait de plus en plus de bleus et à chaque mouvement, il semblait étouffer un cri de douleur. Nous parlions de moins en moins, mais je le questionnais sans cesse sur son état. Il me répondait que ça allait, qu'il tenait le coup et qu'un jour il allait réussir à se débarrasser de ce « maudit gamin ». Et après avoir gobé son repas, il sombrait dans le sommeil. J'avais l'impression d'avoir un zombie à mes côtés. Et cela m'inquiétait de plus en plus.

Je sais que plusieurs fois il a essayé de profiter de sa « quasi-liberté » pour échapper à Ka. Mais les coups qu'il a reçus en retour ont apparemment été terribles. J'étais morte de trouille qu'un jour Ka finisse par le tuer ou le blesser grièvement et je suppliais Benji de ne rien tenter de dangereux. De mon côté, j'essayais peu à peu de gagner la confiance de Jay. En espérant qu'il finisse par convaincre Ka de nous libérer. Cela demandait de la patience et du temps. Mais Benji n'avait ni l'un ni l'autre : il trimait toute la journée pour quelque chose d'insensé, toutes ses tentatives d'évasion se sont soldées par des échecs cuisants et il se voyait dépérir jour après jour. Pour lui, le temps était compté, il fallait que j'accélère mes échanges avec Jay.

Mais ce n'était pas évident, car lui seul décidait de la fréquence et de la durée de nos conversations. J'ai appris beaucoup de vocabulaire de leur quotidien, ce qui soit dit en passant me permettait de m'occuper le cerveau pendant mes longues journées solitaires : je répétais inlassablement les nouveaux mots que Jay me disait, je me faisais des interros, recopiais les mots sur le sable... Bref je m'occupais la tête. Je savais même compter jusqu'à vingt ! *Cho, to, bi, fa, kai, min, ten...*

En plus des mots de leur langue que je connaissais, j'avais aussi pris l'habitude de parler à Jay en anglais. Je ne pouvais en être sûre, mais j'avais le sentiment que cette langue ne lui était peut-être pas totalement inconnue. En tous cas, je me faisais mieux comprendre en anglais qu'en français. Je baragouinai donc une espèce d'anglais agrémenté de mots autochtones.

Jay se détendit de plus en plus en ma présence. Notamment suite à un épisode qu'il est difficile pour moi de rapporter mais qui a eu une importance capitale pour briser définitivement la glace entre nous... Malheureusement, un jour j'eus soudain très mal au ventre et une envie urgente d'aller aux toilettes. Pour la grosse commission évidemment. Ce fut tellement pressé, que j'eus à peine le temps de rejoindre le coin dédié, de faire un trou et de baisser mon short. Résultat, j'en avais partout sur les fesses, les pieds et même le short n'en était pas sorti indemne. Et comme si cela ne suffisait pas, les quelques feuilles à ma disposition pour m'essuyer était de l'autre côté de l'arbre, sur ma zone de vie.

Il a donc fallu que je marche en canard, cul nu, jusqu'à mon lit pour récupérer les feuilles et revienne vers mes « toilettes ». J'étais heureuse que personne ne soit là pour observer ce magnifique moment de mon existence... Mais même sans témoin, je me sentais profondément souillée et humiliée. J'essayai ce que je pus mais l'impression de saleté restait tenace : le sable et les feuilles n'en enlevaient qu'une partie et mon short gardait de magnifiques taches marrons. Sans compter l'odeur... Il était tout simplement impensable que je reste comme ça !

Après avoir remonté mon short, j'appelai Jay le plus fort possible. Heureusement, il ne fut pas long à se montrer. Je n'eus pas besoin de beaucoup parler pour qu'il comprenne la situation et là, il explosa littéralement de rire ! Il était plié en deux... Je le regardai interloquée : comment pouvait-il se moquer de moi comme ça ? Mais comme il n'arrivait pas à s'arrêter de rire, cela commença à me faire sourire et peu à peu, sans m'en rendre compte, je me mis à rire aussi. Nous étions tous les deux en proie à un véritable fou rire. Quand nous finîmes par nous calmer l'un et l'autre, il me fixa et me dit avec un grand sourire : « *popiré ni tapan !* » et se remit à rire. *Tapan*, je savais que ça voulait dire short. *Popiré*, j'avais deviné et je n'étais pas près de l'oublier !

Mais ce fou rire, même s'il m'avait fait beaucoup de bien, n'avait rien changé à la situation : j'en avais toujours partout ! Heureusement Jay se montra très compréhensif : il détacha la corde du haut de l'arbre et me conduisit dans l'océan où je pus me laver intégralement. C'était un enchantement de retrouver la sensation de l'eau sur mon corps ! Mon Dieu, que cela m'avait manqué... J'en bénissais même cette mésaventure qui me permettait enfin de prendre un bain !

Cette anecdote eut un autre effet positif : Jay se montra par là suite beaucoup plus proche de moi et nous arrivions même parfois à rire, surtout quand nous évoquions ce fameux souvenir ! À partir de ce jour, nos conversations durèrent plus longtemps et parfois même, il emmenait un des petits qui certes restait à bonne distance mais que je pouvais enfin voir de plus près. J'appris ainsi que Jay était plus proche d'un des petits, Neto, qu'il semblait considérer

comme son petit frère ou quelque chose d'équivalent. J'étais optimiste, les contacts étaient de plus en plus nombreux et de plus en plus chaleureux. J'espérais bien que ma stratégie allait finir par porter ses fruits mais un événement tragique vint tout précipiter.

Un soir, Benji revint dans un état bien pire que d'habitude : il titubait en gémissant puis s'écroula par terre près de son arbre. La chute lui arracha un cri de douleur qui me glaça le sang. Aucun doute, il était sérieusement blessé mais où ? Pendant ce temps, Ka lui hurlait toutes les injures qu'il connaissait à la figure. Il avait l'air furieux... Quand il eut fini de déverser sa bile et Jay de rattacher Benji à son cocotier, les deux garçons nous laissèrent. Ce soir-là, nous n'eûmes pas le droit de manger. Manifestement, nous étions punis.

J'eus beaucoup de mal à faire parler Benji qui ne répondait à mes questions que par des gémissements parfois entrecoupés de quelque chose qui ressemblait à un oui. De ce que j'en ai compris, il avait dû tenter de s'opposer à Ka et ce dernier lui avait fracassé l'épaule avec la pelle. Je me sentais impuissante à l'aider. J'essayais de le rassurer, de lui dire que j'étais persuadée que Jay ne cautionnerait pas l'attitude de Ka et que j'allais le convaincre de mettre un terme à cette violence. Je ne savais pas si Benji m'entendait, mais à un moment donné je me suis rendu compte qu'il s'était endormi. Tant mieux.

De mon côté, ma décision était prise. Il était devenu vital que Jay nous aide. Et comme je commençais sérieusement à douter de la possibilité de raisonner Ka, il fallait que je convainque Jay de

nous aider à fuir et à rejoindre le bib de l'autre côté de l'île en espérant qu'il était encore en état de flotter. Les chances de survie sur l'océan étaient peut-être faibles, mais elles étaient devenues bien meilleures qu'ici. Benji n'allait plus tenir longtemps et je ne me faisais pas beaucoup d'illusion sur moi : mes blessures à la jambe et au pied étant cicatrisées, j'étais sûrement destinée dans un futur proche à aller creuser toute la journée aussi...

Le lendemain matin, Ka a obligé Benji à retourner là-haut. Il tenait à peine debout et avec son épaule en miettes, il était bien incapable de faire le moindre trou ! Ce qui ne laissait plus le moindre doute sur ses intentions à l'égard de Benji. Pourvu que j'arrive à convaincre Jay de nous aider...

Heureusement, ce fut assez facile. Dès que je fis comprendre à Jay que nous avions un bateau de l'autre côté de l'île, il fut très vite d'accord. Je le sentais presque soulagé de trouver une solution, somme toute assez simple, à un problème sûrement très compliqué pour lui.

Comme il n'y avait plus une journée à perdre, notamment pour Benji, nous nous mîmes d'accord pour fuir dès cette nuit. J'essayai de décrire tant bien que mal à Jay où le bib était caché. Si je l'avais bien compris, il irait faire une reconnaissance dans la journée pour y apporter de l'eau et des vivres.

Je tentai aussi plusieurs fois de le convaincre de venir avec nous. Le laisser ici, à la merci de Ka, sur cette île, me fendait le cœur, mais il restait intraitable. Il était manifestement hors de question pour lui qu'il parte en abandonnant Neto et les autres. Il me fit comprendre qu'il n'avait pas le choix, que sa place était ici et qu'ils avaient besoin les uns des autres pour survivre. Je comprenais sa décision bien sûr, mais elle me terrorisait : qu'est-ce que Ka allait lui infliger quand il verrait qu'il nous avait aidé à fuir ? Mais Jay ne semblait pas du tout inquiet à cette idée. Peut-être qu'il savait comment gérer son aîné et ses colères. Je l'espérais de tout cœur !

Quand Benji revint en fin d'après-midi, il n'était plus que l'ombre de lui-même et ne décrocha pas un mot. Je lui expliquai ce

que nous avions convenu de faire avec Jay mais cette perspective ne provoqua aucune réaction de sa part. Il était vraiment temps de partir !

Nous avions de la chance, la lune était aux trois-quarts pleine : sa lumière serait parfaite pour nous aider à nous diriger, mais il faudrait aussi faire attention à ne pas être repérés ! Jay nous rejoignit au milieu de la nuit. Comment il avait quitté le camp sans éveiller la méfiance des autres et notamment de Ka ? Je n'en savais rien. C'était son affaire et je lui faisais confiance. Il nous libéra rapidement de nos cordes (comme cela faisait du bien de pouvoir enfin bouger les poignets !) et sans un mot nous indiqua de le suivre à travers la forêt. Malgré la lune, on ne voyait pas grand-chose, mais Jay se déplaçait avec assurance, presque comme en plein jour. Il devait connaître l'île comme sa poche.

Je le suivais de près, tout en aidant Benji qui se laissait conduire sans un mot. La traversée de la forêt fut rapide et nous débouchâmes sur une autre plage. Nous avons longé un peu la côte avant de découvrir le bib caché sous les arbres. Malgré la nuit, j'étais quasiment persuadée que nous n'étions pas sur la plage où nous étions échoués. Jay avait déplacé le bib, c'était évident. Sur le moment, je n'y accordais pas beaucoup d'importance, car j'avais confiance en lui. Je compris les raisons de ce déménagement plus tard quand nous étions sur l'eau : Jay nous avait emmené sur la côte Sud de l'île, nous permettant ainsi de profiter du courant qui nous emmènerait au large au lieu de nous rabattre vers la plage. Les vagues y étaient également beaucoup moins fortes que là où nous étions arrivés. J'étais émerveillée par l'intelligence de ce garçon, il avait vraiment pensé à tout !

À mon grand soulagement, le bib semblait en bon état. Un peu dégonflé peut-être mais quelques coups de gonfleur et il n'y paraîtrait plus. Toutes les affaires que nous y avions laissées étaient là plus celles que Jay avait ajoutées : une bouteille d'eau et deux pots en plastique dont l'un contenait des poissons fumés et normalement une ligne de pêche avec un hameçon.

Avec Jay nous avons poussé le bib jusqu'à l'eau et aidé Benji à y grimper. Puis je pris le garçon dans mes bras en lui répétant « *pili, pili, pili...* » sans pouvoir m'arrêter de pleurer. Mais nous n'avions pas le temps de nous dire au revoir comme je l'aurais voulu. Il fallait s'enfuir le plus rapidement possible, j'entrai alors à mon tour dans le bib et me mis à pagayer à bon rythme mais pas trop, car cette nuit il faudrait faire preuve d'endurance pour nous éloigner durablement de l'île. Je fis de grands gestes d'adieu à Jay, qui restait un peu dans l'eau. Puis il remonta sur la plage un moment, vérifiant probablement que le courant nous emportait dans la bonne direction et il disparut...

Je ne savais que penser. J'étais tiraillée entre des milliers d'émotions : on était en train de fuir, enfin ! Mais Jay n'était plus là et son départ me fit sentir à quel point sa présence pendant toute notre captivité avait été importante pour moi. Et nous étions de nouveau dans ce bib, sur l'océan, cela faisait remonter des souvenirs peu agréables... Mais cette fois, les conditions étaient bien meilleures : nous avons de quoi boire, manger et nous ravitailler !

Pendant les premières heures, je me concentraï sur un seul objectif : pagayer le plus possible pour nous éloigner définitivement de l'île. Le courant nous aidait, c'était parfait. Je pris néanmoins

quelques pauses pour boire, j'essayais aussi de parler régulièrement à Benji pour le rassurer. Même s'il restait muet, il semblait tenir le coup physiquement.

La lune était toujours là. Sa présence bienveillante m'accompagnait et je la remerciai intérieurement de nous aider à fuir cette nuit-là. Je pensais aussi que la pleine lune allait bientôt revenir et que les enfants fêteraient probablement de nouveau *biashi*. Puis je me fis la réflexion que *biashi*, ça venait peut-être de big washing... Qui sait ?

Quand le jour se leva, l'île n'était plus qu'une petite tache au loin. J'avais tellement de mal à imaginer que sur ce point minuscule habitaient sept enfants et que nous y avons vécu un véritable cauchemar. Tout cela me semblait bien irréel...

Notre errance en mer dura six jours et cinq nuits. Ces six jours me parurent bien longs car Benji ne s'était pas décidé à sortir de son mutisme. J'étais obligée de le nourrir et de le faire boire régulièrement. Heureusement, la ligne de pêche était efficace même si je crois que je ne mangerai plus jamais de poisson cru de ma vie ! Un bon grain le deuxième jour nous permit même d'avoir des réserves d'eau douce conséquentes grâce à la gouttière reliée au toit.

Et la chance continua de nous accompagner car dans l'après-midi du sixième jour, notre route croisa enfin celle d'un bateau : un thonier-senneur américain ! Nous étions sauvés, je n'arrivais pas à y croire... Après nous avoir ramenés à bord et tandis que nous reprenions des forces, je tentais de raconter notre aventure aux marins et surtout de les convaincre d'aller chercher les enfants sur l'île. Mais je voyais bien qu'ils ne me croyaient pas, d'autant que Benji à côté de moi ne prononçait pas un mot. Je fis tout ce

que je pus, j'étais désespérée, je ne voulais pas laisser Jay et les autres enfants là-bas. Mais c'était peine perdue, les marins-pêcheurs avaient plus important à faire que de suivre les indications d'une Française qui délirait après des jours de dérive en mer. D'autant que j'étais bien incapable de leur donner la position de cette supposée île.

Ils ont tout de même accepté de faire un détour pour nous déposer à terre. C'est ainsi que quelques jours plus tard, nous avons débarqué à Hawaii. Finalement, nous y étions enfin arrivés à Hawaii ! Mais pas vraiment comme on l'avait espéré et nous n'y sommes pas restés longtemps. Grâce à la radio, nous avons pu prévenir les autorités et nos proches et nous avons été rapidement rapatriés en France où les retrouvailles avec nos familles ont été très émouvantes. Pour eux, nous revenions d'entre les morts !

Maintenant nous sommes ici, dans cette clinique, pour essayer de nous retaper physiquement et psychiquement. Reprendre les kilos perdus, c'est facile ! Surmonter le traumatisme que nous avons vécu là-bas, c'est une autre paire de manches. D'autant que je sais bien que personne ici ne croit à mon histoire. Et Benji n'est toujours pas capable de la confirmer. On veut bien admettre qu'on a eu des ennuis, que notre bateau a coulé et qu'on a dérivé, mais pour l'île et les enfants, on me dit que c'est trop gros, que ce n'est pas possible et que le plus probable c'est que je me suis inventée cette histoire pour ne pas sombrer dans la folie ou le mutisme, comme mon compagnon. Et cette histoire, que j'aurais imaginée pour tenir le coup pendant notre longue dérive en mer, aurait bien joué son rôle mais, d'après les médecins, il serait maintenant nécessaire que je m'en détache et que je la voie comme ce qu'elle est : une invention de mon esprit dont je n'ai plus besoin.

Je suis désolée Docteur Parran, car ce n'est pas du tout ce que vous attendez de moi, mais je maintiens ce récit et je ne suis pas folle ! Cette île existe bel et bien, j'en suis sûre, et sept enfants essaient d'y survivre depuis probablement des années. Avec Benji, nous avons la chance d'être sortis de cet enfer mais savoir Jay et les autres toujours là-bas, au milieu du Pacifique, abandonnés de tous, m'est insupportable. On ne peut pas les laisser continuer à se

débrouiller tout seuls. On doit aller les chercher, Jay, Ka, Leti, Neto et les autres. Tous.

Car malgré l'enfer qu'on a vécu là-bas, comment leur en vouloir ? Même à Ka. Fondamentalement ce n'est qu'un enfant qui dans une situation exceptionnelle a essayé à sa façon de survivre et d'aider les autres à survivre aussi. Certes il a été terrible avec Benji. Mais je crois qu'au fond de lui, il était mort de peur.

Alors, s'il te plaît Benji, reprends tes esprits ! J'ai besoin de toi ! On doit aller chercher les enfants. S'il te plaît...

Certes ils ont réussi à se débrouiller jusqu'à présent. Mais comment leur petit groupe va évoluer avec le temps ? Les autres garçons vont rentrer les uns après les autres dans la puberté. Les cartes risquent d'être totalement redistribuées et le leadership de Ka probablement menacé. Comment va-t-il réagir à cette situation ? D'autant que notre évasion a peut-être déjà changé les relations entre les deux plus grands. Et Leti, la seule fille, au milieu de tous ces garçons ! J'ai tellement peur pour elle, pour les petits, pour Jay. On ne peut pas les laisser se débrouiller tout seuls, c'est criminel de notre part. Il faut absolument aller les chercher !

Alors, désolée Docteur, mais dès que j'aurai récupéré physiquement, je partirai à la recherche de l'île. J'espère que Benji se remettra vite et pourra m'aider. Mais même si je dois y aller toute seule, même si je dois y passer le reste de ma vie, je retrouverai cette île, je retrouverai ces enfants et je les ramènerai. Je ne les abandonnerai jamais à leur sort, jamais, j'en fais le serment.

Pauline S.



## Épilogue

Le docteur Parran reposa ses lunettes. C'était la deuxième fois qu'il lisait ce rapport. La première fois, c'était il y a six mois. Aujourd'hui compte tenu de l'actualité, il avait voulu le relire. Avec un autre regard, évidemment. Pauline S. avait raison : ces enfants existaient bel et bien et avec l'aide de quelques amis et d'une association des droits de l'enfant, ils avaient pu retrouver l'île et ramener tout le monde à la civilisation. Les médias ne parlaient que de ça ! « Le retour des enfants perdus », « La véritable histoire de sa majesté des mouches », « Les Robinson juniors », « Les sept enfants sauvages du Pacifique »...

Aussi incroyable que cela puisse paraître, cette histoire était donc vraie. Du début à la fin. Le docteur Parran en était profondément troublé car à aucun moment il n'avait cru ce que racontait Pauline S. Heureusement, se dit-il, que certains patients n'écoutent par leur psychiatre ! Il savait que toute cette agitation médiatique allait peut-être avoir des répercussions négatives sur lui et sa clinique, mais il était prêt à assumer ses erreurs. Il s'inquiétait plus des conséquences inévitables que cela aurait sur sa façon de travailler car quelques-unes de ses certitudes venaient de voler en éclat...

Mais aujourd'hui, peu lui importait. Des enfants abandonnés avaient été retrouvés grâce à la ténacité d'une jeune femme et il en

était très heureux. Et d'après ce qu'il savait, son compagnon allait mieux également même s'il n'avait pas été en mesure de participer aux recherches. Alors à cet instant précis, il avait surtout envie de partager le bonheur de Pauline S. et de son magnifique sourire qui s'étalait à la une de tous les journaux.

